

Cycle de catéchèses
Jubilé 2025

JÉSUS-CHRIST
NOTRE ESPÉRANCE



Pape François
Pape Léon XIV

Audiences du mercredi

**Jésus-Christ, notre espérance
Jubilé 2025**

Pape François

2024 – 2025

Pape Léon XIV

2025

Textes pris de

www.vatican.va

© Libreria Editrice Vaticana

www.opusdei.org

Plan général des audiences du mercredi.....	4
Jubilé 2025. Jésus-Christ notre espérance.....	5
1. L'enfance de Jésus	5
1. La généalogie de Jésus (Mt 1,1-17). L'entrée du Fils de Dieu dans l'histoire	5
2. L'annonce à Marie. L'écoute et la disponibilité (voir Luc 1, 26-38)	6
3. « Tu lui donneras le nom de Jésus » (Mt 1,21). L'annonce à Joseph.....	8
4. « Heureuse celle qui a cru » (Lc 1, 45). La Visitation et le Magnificat	9
5. « Il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur » (Lc 2,11). La naissance de Jésus et la visite des bergers	10
6. « Ils virent le petit enfant ... se prosternèrent et l'adorèrent » (Mt 2,11) La visite des Mages au Roi nouveau-né	12
7. « Mes yeux ont vu ton salut » (Luc 2,30). La présentation de Jésus au Temple.....	13
8. « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela? » (Lc 2,49). La découverte de Jésus dans le Temple	14
2. La vie de Jésus.....	16
Les rencontres 1. Nicodème « Vous devez naître d'en-haut » (Jn 3,7b).	16
Les rencontres 2. La Samaritaine « Donne-moi à boire » (Jn 4,7)	17
Les rencontres 3. Zachée « Aujourd'hui il faut que j'aie demeuré dans ta maison ! » (Lc 19,5)	19
Les rencontres 4. Le jeune homme riche. <i>Jésus posa son regard sur lui (Mc 10,21)</i>	20
Les paraboles 5. Le Père miséricordieux. <i>Il était perdu, et il est retrouvé (Lc 15,32)</i>	21
Léon XIV (suite des catachèses).....	24
Les paraboles 6. Le semeur. Il leur dit beaucoup de choses en paraboles (Mt 13,3a).....	24
Les paraboles 7. Le samaritain. Arrivant près de lui, il le vit et fut saisi de compassion. (Lc 10,33b)	25
Les paraboles 8. Les ouvriers de la vigne. « Et il leur dit : “Allez, vous aussi à ma vigne” » (Mt 20,4)	27
Les guérisons 9. Bartimée « Confiance, lève-toi ; il t'appelle. » (Mc 10,49).....	28
Les guérisons 10. La guérison du Paralytique. « Jésus, le voyant couché là, et apprenant qu'il était dans cet état depuis longtemps, lui dit : “Veux-tu être guéri ?” » (Jn 5,6)	30
Les guérisons 11. La femme hémorroïsse et la fille de Jaïre. « <i>Ne crains pas, crois seulement.</i> » (Mc 5,36).....	31
Les guérisons 12. Le sourd-muet. Extrêmement frappés, ils disaient : « Il a bien fait toutes choses : il fait entendre les sourds et parler les muets. » (Mc 7,37).....	33
Audiences jubilaires	35
Espérer, c'est recommencer – Jean le Baptiste (Pape François)	35
Espérer, c'est se retourner – Marie Madeleine (Pape François)	36
Espérer c'est relier – Saint Irénée de Lyon (Pape Léon XIV)	37
2. Les plus aimés du Père. (pape François).....	38
(1).....	38
(2).....	40

Plan général des audiences du mercredi

2013 - Sur le Credo

2014 - Sur les sacrements

2014 - Sur les dons du Saint-Esprit

2014 - Sur l'Église

2014 - Sur la famille

2015 - Sur la miséricorde

2016 - 2017 Sur l'espérance chrétienne

2017 - Sur la valeur et la signification de la Messe

2018 - Sur la liturgie baptismale

2018 - Sur le sacrement de la confirmation

2018 - Sur les dix commandements

2018 - Sur la prière du Notre Père

2019 - Sur les Actes des Apôtres

2020 - Sur les béatitudes

2020 - Sur « Guérir le monde »

2020 - Sur la prière (I)

2021 - Sur la lettre aux Galates

2021 - Sur la prière (II)

2021-2022 - Sur Saint Joseph

2022 - Sur la vieillesse

2022- 2023 - Sur le discernement

2023 - La passion pour l'évangélisation : le zèle apostolique du croyant

2023-2024 - Les vices et les vertus

2024 - L'Esprit et l'Épouse.

2024-2025 – Jésus-Christ notre espérance Pape François et Léon XIV

Jubilé 2025. Jésus-Christ notre espérance.

1. L'enfance de Jésus

1. La généalogie de Jésus (Mt 1,1-17). L'entrée du Fils de Dieu dans l'histoire

18 décembre 2024

Nous commençons aujourd'hui le cycle de catéchèse qui se développera tout au long de l'Année jubilaire. Le thème est «Jésus Christ notre espérance»: c'est Lui, en effet, qui est le but de notre pèlerinage, et Lui-même est la voie, le chemin à suivre.

La première partie traitera de l'enfance de Jésus, qui nous est racontée par les évangélistes Matthieu et Luc (cf. Mt 1-2; Lc 1-2). Les Évangiles de l'enfance racontent la conception virginale de Jésus et sa naissance dans le sein de Marie; ils rappellent les prophéties messianiques qui se sont accomplies en lui et parlent de la paternité légale de Joseph, qui a greffé le Fils de Dieu sur le «tronc» de la dynastie davidique. Jésus nous est présenté nouveau-né, enfant et adolescent, soumis à ses parents et, en même temps, conscient d'être entièrement dévoué au Père et à son Royaume. La différence entre les deux évangélistes est que si Luc raconte les événements à travers les yeux de Marie, Matthieu le fait à travers ceux de Joseph, en insistant sur cette paternité si inédite.

Matthieu ouvre son Évangile et tout le canon néotestamentaire par la «généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham» (Matthieu 1, 1). Il s'agit d'une liste de noms déjà présents dans les Écritures hébraïques, pour montrer la vérité de l'histoire et la vérité de la vie humaine. En effet, «la généalogie du Seigneur est constituée d'une histoire vraie, où l'on trouve des noms pour le moins problématiques et où l'on souligne le péché du roi David (cf. Mt 1, 6). Mais tout se termine et s'épanouit en Marie et dans le Christ (cf. Mt 1, 16)» ([Lettre sur le renouveau de l'étude de l'histoire de l'Église, 21 novembre 2024](#)). Apparaît alors la vérité de la vie humaine qui passe d'une génération à l'autre en délivrant trois choses : un nom qui renferme une identité et une mission uniques ; l'appartenance à une famille et à un peuple; et enfin, l'adhésion de foi au Dieu d'Israël.

La généalogie est un genre littéraire, c'est-à-dire une forme appropriée pour transmettre un message très important : personne ne se donne la vie, mais il la reçoit en don des autres; dans ce cas, il s'agit du peuple élu, et ceux qui héritent du dépôt de la foi de leurs pères, en transmettant la vie à leurs enfants, leur transmettent également la foi en Dieu.

Mais contrairement aux généalogies de l'Ancien Testament, où seuls les noms masculins apparaissent, parce qu'en Israël c'est le père qui impose le nom à son fils, dans la liste de Matthieu, parmi les ancêtres de Jésus, les femmes apparaissent aussi. Nous en trouvons cinq: Tamar, la belle-fille de Juda qui, restée veuve, se fait passer pour une prostituée pour assurer une descendance à son mari (cf. Gn 38); Racab, la prostituée de Jéricho qui permet aux explorateurs juifs d'entrer dans la terre promise et de la conquérir (cf. Jos 2); Ruth, la Moabite qui, dans le livre homonyme, reste fidèle à sa belle-mère, prend soin d'elle et deviendra l'arrière-grand-mère du roi David; Bethsabée, avec qui David commet l'adultère et qui, après avoir fait tuer son mari, engendre Salomon (cf. 2 Sam 11); et enfin Marie de Nazareth, épouse de Joseph, de la maison de David: d'elle naît le Messie, Jésus.

Les quatre premières femmes sont unies non pas par le fait qu'elles sont pécheresses, comme on le dit parfois, mais par le fait qu'elles sont étrangères au peuple d'Israël. Ce que Matthieu met en évidence, c'est que, comme l'a écrit Benoît XVI, «par leur biais... le monde des gens entre dans la généalogie de Jésus – sa mission auprès des juifs et des païens devient visible» (L'enfance de Jésus, Milan-Vatican 2012, 15).

Tandis que les quatre femmes précédentes sont mentionnées à côté de l'homme qui est né d'elles ou de celui qui l'a engendré, Marie, en revanche, acquiert une importance particulière : elle marque un nouveau commencement, elle est elle-même un nouveau commencement, parce que dans son histoire, ce n'est plus la créature humaine qui est protagoniste de la génération, mais Dieu lui-même. C'est ce qui ressort clairement du verbe «naquit»: «Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle fut engendré Jésus, que l'on appelle Christ» (Mt 1, 16). Jésus est fils de David, greffé par Joseph dans cette dynastie et destiné à être le Messie d'Israël, mais il est aussi fils d'Abraham et de femmes étrangères, destiné donc à être la «*Lumière des nations*» (cf. Lc 2, 32) et le «*Sauveur du monde*» (Jn 4, 42).

Le Fils de Dieu, consacré au Père avec la mission de révéler son visage (cf. Jn 1, 18; Jn 14,9), entre dans le monde comme tous les fils de l'homme, à tel point qu'à Nazareth il sera appelé «fils de Joseph» (Jn 6, 42) ou «fils du charpentier» (Mt 13, 55). Vrai Dieu et vrai homme.

Frères et sœurs, réveillons en nous la mémoire reconnaissante envers nos ancêtres. Et surtout, rendons grâce à Dieu qui, par notre Mère l'Église, nous a engendrés à la vie éternelle, la vie de Jésus, notre espérance.

2. L'annonce à Marie. L'écoute et la disponibilité (voir Luc 1, 26-38)

22 janvier 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous reprenons aujourd'hui la catéchèse du cycle jubilaire sur *Jésus Christ, notre espérance*.

Au début de son Évangile, Luc montre les effets de la puissance transformatrice de la Parole de Dieu qui se manifeste non seulement dans les atriums du Temple, mais aussi dans la pauvre maison d'une jeune femme, Marie, qui, épouse promise de Joseph, vit encore avec sa famille.

Après Jérusalem, le messenger des grandes annonces divines, Gabriel, qui célèbre en son nom la puissance de Dieu, est envoyé dans un village jamais mentionné dans la Bible hébraïque: Nazareth. Il s'agissait à l'époque d'un petit village de Galilée, à la périphérie d'Israël, une zone frontalière avec les païens et leurs contaminations.

C'est précisément là que l'ange apporte un message à la forme et au contenu totalement inédits, à tel point que le cœur de Marie est secoué, troublé. Au lieu de la salutation classique «que la paix soit avec toi», Gabriel s'adresse à la Vierge par une invitation «réjouis-toi!», «réjouis-toi!», un appel cher à l'histoire sacrée, parce que les prophètes l'utilisent pour annoncer la venue du Messie (cf. So 3, 14; Jl 2, 21-23; Za 9, 9). C'est l'invitation à la joie que Dieu adresse à son Peuple lorsque l'exil prend fin et que le Seigneur fait sentir sa présence vivante et agissante.

Par ailleurs, Dieu appelle Marie par un nom d'amour inconnu dans l'histoire biblique : *kecharitoméne*, qui signifie «pleine de grâce divine». Marie est pleine de grâce divine. Ce nom dit que l'amour de Dieu a déjà habité depuis longtemps et continue d'habiter le cœur de Marie. Il dit combien elle est «gracieuse» et surtout combien la grâce de Dieu a accompli en elle une ciselure intérieure, faisant d'elle son chef-d'œuvre: pleine de grâce.

Ce surnom affectueux, que Dieu ne donne qu'à Marie, est immédiatement accompagné d'un réconfort: «Ne crains pas!», «Ne crains pas!», la présence du Seigneur nous donne toujours cette grâce d'être sans crainte et il le dit ainsi à Marie: «Ne crains pas!». «Ne crains pas», dit Dieu à Abraham, Isaac, Moïse dans l'histoire: «Ne crains pas» (cf. Gn 15, 1; 26, 24; Dt 31, 8). Et il nous le dit également : « Ne crains pas, vas de l'avant. Ne crains pas ! ». «Père, j'ai peur de ceci»; «Et que fais-tu, quand...»; «Pardon, père, je vous dis la vérité: je vais chez la voyante»; « Tu vas chez la voyante ? »; «Eh oui: elle me lit les lignes de la main». S'il vous plaît, ne craignez pas ! Ne craignez pas ! Ne craignez pas ! C'est beau. « Je suis ton compagnon de voyage »: c'est ce que Dieu dit à Marie. Le «Tout-Puissant», le Dieu de «l'impossible» (Lc 1, 37) est avec Marie, il est avec elle et à côté d'elle, il est son compagnon, son principal allié, le «Je-suis-avec-toi» éternel (cf. Gn 28, 15; Ex 3, 12; Jg 6, 12).

Gabriel annonce ensuite sa mission à la Vierge, en faisant résonner dans son cœur de nombreux passages bibliques qui se réfèrent à la royauté et à la messianité de l'enfant qui naîtra d'elle et que l'enfant sera présenté comme l'accomplissement des anciennes prophéties. La Parole qui vient d'en Haut appelle Marie à être la mère du Messie, ce Messie davidique tant attendu. C'est la mère du Messie. Il sera roi, non pas à la manière humaine et charnelle, mais à la manière divine et spirituelle. Son nom sera «Jésus», qui signifie «Dieu sauve » (cf. Lc 1, 31; Mt 1, 21), rappelant à tous et à jamais que ce n'est pas l'homme qui sauve, mais Dieu seul. Jésus est Celui qui accomplit les paroles du prophète Isaïe : «ce n'est pas un messenger ou un ange, c'est sa face qui les a sauvés. Dans son amour et sa pitié» (Is 63, 9).

Cette maternité bouleverse Marie. Et en femme intelligente qu'elle est, c'est-à-dire capable de lire à l'intérieur des événements (cf. Lc 2, 19.51), elle cherche à comprendre, à discerner ce qui qu'il se passe. Marie ne cherche pas à l'extérieur mais à l'intérieur car, comme l'enseigne saint Augustin, «*in interiore homine habitat veritas* » (*De vera religione* 39, 72). Et c'est là, au plus profond de son cœur ouvert, sensible, qu'elle entend l'invitation à faire confiance à Dieu, qui a préparé pour elle une «Pentecôte» particulière. Comme au début de la création (cf. Gn 1, 2), Dieu veut «couvrir» Marie de son Esprit, une force capable d'ouvrir ce qui est fermé sans le violer, sans affecter la liberté humaine; il veut l'envelopper dans la «nuée» de sa présence (cf. 1 Co 10, 1-2) pour que le Fils vive en elle et qu'elle vive en Lui.

Et Marie s'illumine de confiance : elle est «une lampe à plusieurs lumières», comme le dit Théophane dans son *Canon de l'Annonciation*. Elle s'abandonne, elle obéit, elle fait de la place : elle est «une chambre nuptiale faite par Dieu» (ibid.). Marie accueille le Verbe dans sa propre chair et s'engage ainsi dans la plus grande mission jamais confiée à une femme, à une créature humaine. Elle se met au service : elle est pleine de tout, non pas comme esclave, mais comme collaboratrice de Dieu le Père, emplie de dignité et d'autorité pour administrer, comme elle le fera à Cana, les dons du trésor divin, afin que beaucoup puissent y puiser à pleines mains.

Sœurs, frères, apprenons de Marie, Mère du Sauveur et notre Mère, à laisser nos oreilles s'ouvrir à la Parole et à l'accueillir et à la garder, afin qu'elle transforme nos cœurs en tabernacles de sa présence, en maisons hospitalières où faire croître l'espérance. Merci.

3. « Tu lui donneras le nom de Jésus » (Mt 1,21). L'annonce à Joseph 29 janvier 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

Continuons aujourd'hui à contempler Jésus dans le mystère de ses origines raconté par les Évangiles de l'enfance.

Si Luc nous permet de le faire du point de vue de sa mère, la Vierge Marie, Matthieu se place plutôt dans la perspective de Joseph, l'homme qui assume la paternité légale de Jésus, en le greffant sur le tronc de Jessé et en le reliant à la promesse faite à David.

Jésus, en effet, est l'espérance d'Israël qui se réalise : c'est le descendant promis à David (cf. 2Sam 7,12 ; 1Ch 17,11), qui rend sa maison « bénie à jamais » (2Sam 7,29) ; c'est le rameau qui sort de la souche de Jessé (cf. Is 11,1), le « germe juste » destiné à régner en vrai roi, qui sait exercer le droit et la justice (cf. Jr 23,5 ; 33,15).

Joseph entre en scène dans l'Évangile de Matthieu en tant que fiancé de Marie. Pour les juifs, les fiançailles étaient un véritable lien juridique, qui préparait à ce qui allait se passer environ un an plus tard, la célébration du mariage. C'est à ce moment-là que la femme passe de la garde de son père à celle de son mari, qu'elle emménage avec lui et qu'elle se rend disponible au don de la maternité.

C'est à ce moment-là que Joseph découvre la grossesse de Marie et que son amour est mis à rude épreuve. Face à une telle situation, qui aurait conduit à la rupture des fiançailles, la Loi proposait deux solutions possibles : soit un acte juridique public, comme la convocation de la femme au tribunal, soit un acte privé, comme la remise à la femme d'une lettre de répudiation.

Matthieu définit Joseph comme un homme « juste » (*zaddiq*), un homme qui vit selon la Loi du Seigneur, qui s'en inspire à chaque occasion de sa vie. Suivant ainsi la Parole de Dieu, Joseph agit de manière pondérée : il ne se laisse pas envahir par des sentiments instinctifs et la peur d'emmener Marie avec lui, mais préfère se laisser guider par la sagesse divine. Il choisit de se séparer de Marie discrètement, c'est-à-dire en privé (cf. Mt 1, 19). Et c'est la sagesse de Joseph qui lui permet de ne pas se tromper et de se rendre ouvert et docile à la voix du Seigneur.

De cette manière, Joseph de Nazareth rappelle un autre Joseph, fils de Jacob, surnommé « seigneur des songes » (cf. Gn 37,19), tant aimé par son père et tant haï par ses frères, que Dieu a élevé en le faisant asseoir à la cour de Pharaon.

De quoi rêve Joseph de Nazareth ? Il rêve du miracle que Dieu accomplit dans la vie de Marie, mais aussi du miracle qu'il accomplit dans sa propre vie : assumer une paternité capable de garder, de protéger et de transmettre un héritage matériel et spirituel. Le sein de son épouse est enceint de la promesse de Dieu, une promesse qui porte un nom dans lequel la certitude du salut est donnée à tous (cf. Ac 4,12).

Dans son sommeil, Joseph entend ces paroles : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse, puisque l'enfant qui est engendré en elle vient de l'Esprit Saint ; elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » (Mt 1,20-21). Face à cette révélation, Joseph ne demande pas de preuves supplémentaires, il fait confiance. Joseph fait confiance à Dieu, il accepte le rêve de Dieu sur sa vie et celle de sa fiancée. Il entre ainsi dans la grâce de ceux qui savent vivre la promesse divine avec foi, espérance et amour.

Joseph, en tout cela, ne prononce pas de paroles, mais croit, espère et aime. Il ne parle pas avec des “paroles en l'air”, mais avec des actes concrets. Il appartient à la race de ceux que l'apôtre Jacques appelle ceux qui « mettent en pratique la Parole » (cf. Jc 1,22), en la traduisant en actes, en chair, en vie. Joseph fait confiance à Dieu et obéit : « Sa vigilance intérieure pour Dieu ... devient spontanément obéissance » (Benoît XVI, L'enfance de Jésus, Milan-Vatican 2012, 57).

Sœurs, frères demandons, nous aussi au Seigneur la grâce d'écouter plus que de parler, la grâce de rêver les rêves de Dieu et d'accueillir de manière responsable le Christ qui, depuis le moment de notre baptême, vit et grandit dans nos vies. Je vous remercie !

4. « Heureuse celle qui a cru » (Lc 1, 45). La Visitation et le Magnificat 5 février 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous contemplons aujourd'hui la beauté de Jésus-Christ, notre espérance, dans le mystère de la Visitation. La Vierge Marie rend visite à sainte Elisabeth, mais c'est surtout Jésus, dans le sein de sa mère, qui visite son peuple (cf. Lc 1, 68), comme le dit Zacharie dans son hymne de louange.

Après l'étonnement et l'émerveillement face à ce que lui a annoncé l'Ange, Marie se lève et se met en route, comme tous ceux qui sont appelés dans la Bible, car « l'unique acte par lequel l'homme peut correspondre au Dieu qui se révèle est celui de la disponibilité illimitée » (H.U. von Balthasar, *Vocation*, Rome 2002, 29). Cette jeune fille d'Israël ne choisit pas de se protéger du monde, ne craint pas les dangers et les jugements des autres, mais va à la rencontre des autres.

Quand on se sent aimé, on fait l'expérience d'une force qui met l'amour en mouvement ; comme le dit l'apôtre Paul, « l'amour du Christ nous saisit » (2Co 5,14), il nous pousse, il nous met en mouvement. Marie ressent la poussée de l'amour et va aider une femme qui est sa parente, mais aussi une vieille femme qui, après une longue attente, accueille une grossesse inespérée, lourde à gérer à son âge. Mais la Vierge se rend aussi auprès d'Elisabeth pour partager sa foi dans le Dieu de l'impossible et son espérance dans l'accomplissement de ses promesses.

La rencontre entre les deux femmes produit un effet surprenant : la voix de la “pleine de grâce” qui salue Elisabeth provoque la prophétie dans l'enfant que la vieille femme porte en son sein et suscite en elle une double bénédiction : « Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit

de tes entrailles est béni » (Lc 1,42). Et aussi une béatitude : « Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur » (v. 45).

Face à la reconnaissance de l'identité messianique de son Fils et de sa mission de mère, Marie ne parle pas d'elle-même mais de Dieu et élève une louange pleine de foi, d'espérance et de joie, un chant qui résonne chaque jour dans l'Église lors de la prière des vêpres : le *Magnificat* (Lc 1, 46-55).

Cette louange du Dieu Sauveur, qui a jailli du cœur de son humble servante, est un mémorial solennel qui synthétise et accomplit la prière d'Israël. Elle est tissée de résonances bibliques, signe que Marie ne veut pas chanter “hors du chœur” mais se mettre au diapason des pères, en exaltant sa compassion envers les humbles, ces petits que Jésus, dans sa prédication, déclarera « bienheureux » (cf. Mt 5, 1-12).

La présence massive du motif pascal fait également du Magnificat un chant de rédemption, qui a pour toile de fond le souvenir de la libération d'Israël de l'Égypte. Les verbes sont tous au passé, imprégnés d'une mémoire d'amour qui embrase de foi le présent et illumine d'espérance l'avenir : Marie chante la grâce du passé, mais elle est la femme du présent qui porte l'avenir en ses entrailles.

La première partie de ce cantique loue l'action de Dieu en Marie, microcosme du peuple de Dieu qui adhère pleinement à l'alliance (v. 46-50) ; la seconde partie embrasse l'œuvre du Père dans le macrocosme de l'histoire de ses enfants (v. 51-55), à travers trois mots-clés : mémoire - miséricorde - promesse.

Le Seigneur, qui s'est penché sur la petite Marie pour faire en elle “de grandes choses” et la rendre mère du Seigneur, a commencé à sauver son peuple à partir de l'exode, en se souvenant de la bénédiction universelle promise à Abraham (cf. Gn 12, 1-3). Le Seigneur, Dieu fidèle pour toujours, a déversé un flot ininterrompu d'amour miséricordieux « de génération en génération » (v. 50) sur le peuple fidèle à l'alliance, et il manifeste maintenant la plénitude du salut en son Fils, envoyé pour sauver le peuple de ses péchés. D'Abraham à Jésus-Christ et à la communauté des croyants, la Pâque apparaît donc comme la catégorie herméneutique pour comprendre toute libération ultérieure, jusqu'à celle réalisée par le Messie à la plénitude des temps.

Chers frères et sœurs, demandons aujourd'hui au Seigneur la grâce de savoir attendre l'accomplissement de toute sa promesse et de nous aider à accueillir la présence de Marie dans notre vie. En nous mettant à son école, puissions-nous tous découvrir que toute âme qui croit et espère « conçoit et engendre le Verbe de Dieu » (Saint Ambroise, *Traité sur l'Évangile de S. Luc 2, 26*).

5. « Il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur » (Lc 2,11). La naissance de Jésus et la visite des bergers

12 février 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

Dans notre parcours jubilaire de catéchèse sur Jésus qui est notre espérance, aujourd'hui nous nous arrêtons sur l'événement de sa naissance à Bethléem.

Le Fils de Dieu entre dans l'histoire en devenant notre compagnon de voyage et il commence à voyager étant encore dans le sein de sa mère. L'évangéliste Luc raconte que, dès sa conception, il est parti de Nazareth pour se rendre dans la maison de Zacharie et d'Élisabeth, puis, une fois la grossesse achevée, de Nazareth à Bethléem pour le recensement. Marie et Joseph furent contraints de se rendre dans la ville du roi David, où Joseph était également né. Le Messie tant attendu, le Fils du Dieu Très-Haut, se laisse recenser, c'est-à-dire compter et enregistrer, comme n'importe quel citoyen. Il se soumet au décret d'un empereur, César Auguste, qui se croit le maître de toute la terre.

Luc situe la naissance de Jésus dans « un temps exactement datable » et dans « un cadre géographique exactement indiqué », de sorte que « l'universel et le concret se touchent » (Benedetto XVI, *L'infanzia di Gesù*, 2012, 77). Dieu qui vient dans l'histoire ne bouleverse pas les structures du monde, mais veut les éclairer et les recréer de l'intérieur.

Bethléem signifie « maison du pain ». C'est là que les jours de l'accouchement se sont passés pour Marie et que Jésus est né, pain descendu du ciel pour rassasier la faim du monde (cf. Jn 6,51). L'ange Gabriel avait annoncé la naissance du Roi messianique sous le signe de la grandeur : « Voici que tu vas concevoir et enfanter un fils ; tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand, il sera appelé Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il régnera pour toujours sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. » (Lc 1, 32-33).

Cependant, Jésus naît d'une manière totalement inédite pour un roi. En effet, « pendant qu'ils étaient là, le temps où elle devait enfanter fut accompli. Et elle mit au monde son fils premier-né ; elle l'emballota et le coucha dans une mangeoire, car il n'y avait pas de place pour eux dans la salle commune. » (Lc 2,6-7). Le Fils de Dieu ne naît pas dans un palais royal, mais à l'arrière d'une maison, dans l'espace où se trouvent les animaux.

Luc nous montre ainsi que Dieu ne vient pas dans le monde avec des proclamations retentissantes, qu'il ne se manifeste pas dans la clameur, mais qu'il commence son chemin dans l'humilité. Et qui sont les premiers témoins de cet événement ? Ce sont des bergers : des hommes peu cultivés, malodorants à cause du contact permanent avec les animaux, vivant en marge de la société. Pourtant, ils exercent le métier par lequel Dieu lui-même se fait connaître à son peuple (cf. Gn 48,15 ; 49,24 ; Ps 23,1 ; 80,2 ; Is 40,11). Dieu les choisit pour être les destinataires de la plus merveilleuse nouvelle qui ait jamais retenti dans l'histoire : « Ne craignez pas, car voici que je vous annonce une bonne nouvelle, qui sera une grande joie pour tout le peuple : Aujourd'hui, dans la ville de David, vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Et voici le signe qui vous est donné : vous trouverez un nouveau-né emmaillotté et couché dans une mangeoire. » (Lc 2, 10-12).

L'endroit où il faut aller pour rencontrer le Messie est une crèche. Il se trouve en effet qu'après tant d'attente, « le Sauveur du monde, celui pour qui tout a été créé (cf. Col 1,16), n'a pas de place » (Benedetto XVI, *L'infanzia di Gesù*, 2012, 80). Les bergers apprennent ainsi que dans un lieu très humble, réservé aux animaux, naît pour eux le Messie tant attendu, pour être leur Sauveur, leur Pasteur. Cette nouvelle ouvre leur cœur à l'émerveillement, à la louange et à l'annonce joyeuse. « Contrairement à tant de personnes occupées à faire mille choses, les bergers deviennent les premiers témoins de l'essentiel, c'est-à-dire du salut qui est donné. Ce

sont les plus humbles et les plus pauvres qui savent accueillir l'événement de l'Incarnation » (Lett. ap. *Admirabile signum*, 5).

Frères et sœurs, demandons aussi la grâce d'être, comme les bergers, capables de stupeur et de louange devant Dieu, et capables de conserver ce qu'Il nous a confié : nos talents, nos charismes, notre vocation et les personnes qu'Il place à nos côtés. Demandons au Seigneur de savoir discerner dans la faiblesse la force extraordinaire de l'Enfant-Dieu, qui vient renouveler le monde et transformer nos vies avec son dessein plein d'espérance pour l'humanité toute entière.

6. « Ils virent le petit enfant ... se prosternèrent et l'adorèrent » (Mt 2,11) La visite des Mages au Roi nouveau-né

19 février 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

Dans les évangiles de l'enfance de Jésus, il y a un épisode propre au récit de Matthieu : la visite des Mages. Attirés par l'apparition d'une étoile qui, dans de nombreuses cultures, est le présage de la naissance de personnes exceptionnelles, des mages se mettent en route depuis l'Orient, sans connaître exactement leur but. Il s'agit des Mages, des personnes qui n'appartiennent pas au peuple de l'alliance. La dernière fois, nous avons parlé des bergers de Bethléem, marginalisés dans la société juive parce que considérés comme «impurs» ; aujourd'hui, nous rencontrons une autre catégorie, les étrangers, qui viennent immédiatement rendre hommage au Fils de Dieu entré dans l'histoire avec une royauté entièrement inédite. Les Évangiles nous disent donc clairement que les pauvres et les étrangers sont parmi les premiers à être invités à rencontrer le dieu fait enfant, le Sauveur du monde.

Les Mages étaient considérés comme représentant à la fois les races primitives, générées par les trois fils de Noé, et les trois continents connus dans l'Antiquité : l'Asie, l'Afrique et l'Europe, ainsi que les trois phases de la vie humaine: la jeunesse, la maturité et la vieillesse. Au-delà de toute interprétation possible, ce sont des hommes qui ne restent pas immobiles mais qui, comme les grands appelés de l'histoire biblique, sentent l'invitation à bouger, à se mettre en route. Ce sont des hommes qui savent regarder au-delà d'eux-mêmes, qui savent regarder vers le haut.

L'attirance pour l'étoile apparue dans le ciel les met en marche vers le pays de Juda, jusqu'à Jérusalem, où ils rencontrent le roi Hérode. Leur ingénuité et leur confiance à demander des informations sur le nouveau-né roi des Juifs se heurte à la ruse d'Hérode qui, agité par la peur de perdre son trône, cherche immédiatement à en avoir le cœur net, en contactant les scribes et en leur demandant de mener l'enquête.

Le pouvoir du régner terrestre montre ainsi toute sa faiblesse. Les experts connaissent les Écritures et signalent au roi le lieu où, selon la prophétie de Michée, devait naître le chef et le pasteur du peuple d'Israël (Mi 5, 1) : la petite Bethléem et non la grande Jérusalem! En effet, comme le rappelle Paul aux Corinthiens, «ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort» (1 Co 1, 27).

Mais les scribes, qui savent identifier exactement le lieu de naissance du Messie, montrent le chemin aux autres, mais eux-mêmes ne bougent pas ! Il ne suffit pas, en effet, de connaître les textes prophétiques pour se syntoniser sur les fréquences divines, il faut laisser son âme être

scrutée et permettre à la Parole de Dieu de raviver le désir de chercher, d'allumer le désir de voir Dieu.

C'est alors qu'Hérode, en secret, comme le font les trompeurs et les violents, demande aux Mages le moment précis de l'apparition de l'étoile et les incite à poursuivre leur voyage et à revenir ensuite lui donner des nouvelles, pour que lui aussi puisse aller adorer le nouveau-né. Pour ceux qui sont attachés au pouvoir, Jésus n'est pas une espérance à accueillir, mais une menace à éliminer !

Lorsque les Mages se remettent en route, l'étoile réapparaît et les conduit jusqu'à Jésus, signe que la création et la parole prophétique représentent l'alphabet avec lequel Dieu parle et se laisse trouver. La vue de l'étoile suscite chez ces hommes une joie incontrôlable, car l'Esprit Saint, qui anime le cœur de quiconque cherche sincèrement Dieu, le remplit également de joie. Entrés dans la maison, les Mages se prosternent, adorent Jésus et lui offrent des dons précieux, dignes d'un roi, dignes de Dieu. Pourquoi ? Que voient-ils ? Un auteur antique écrit : ils voient « un humble petit corps à travers lequel le Verbe s'est incarné; mais la gloire de la divinité ne leur est pas cachée. On voit un enfant ; mais ils adorent Dieu » (Chromace d'Aquilée, Commentaire à l'Évangile de Matthieu, 5, 1). Les Mages deviennent ainsi les premiers croyants parmi tous les païens, image de l'Église rassemblée de toutes les langues et de toutes les nations.

Chers frères et sœurs, mettons-nous aussi à l'école des Mages, de ces «pèlerins de l'espérance» qui, avec beaucoup de courage, ont tourné leurs pas, leur cœur et leurs biens vers Celui qui est l'espérance non seulement d'Israël, mais de toutes les nations. Apprenons à adorer Dieu dans sa petitesse, dans sa royauté qui n'écrase pas mais rend libres et capables de servir avec dignité. Et offrons-lui les dons les plus beaux pour lui exprimer notre foi et notre amour.

7. « Mes yeux ont vu ton salut » (Luc 2,30). La présentation de Jésus au Temple 26 février 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui, nous contemplons la beauté de « Jésus-Christ, notre espérance » (1 Tm 1, 1) dans le mystère de sa Présentation au Temple.

Dans les récits de l'enfance de Jésus, l'évangéliste Luc nous montre l'obéissance de Marie et de Joseph à la Loi du Seigneur et à toutes ses prescriptions. En réalité, en Israël, l'obligation de présenter l'enfant au Temple n'existait pas, mais ceux qui vivaient dans l'écoute de la Parole du Seigneur et qui souhaitaient s'y conformer considéraient cette pratique comme précieuse. C'est ce qu'avait fait Anne, mère du prophète Samuel, qui était stérile ; Dieu écouta sa parole et, après avoir eu son fils, elle l'amena au Temple et le consacra pour toujours au Seigneur (cf. 1 Sam 1, 24-28).

Luc raconte donc le premier acte du culte de Jésus, célébré dans la ville sainte, Jérusalem, qui sera le but de l'ensemble de son ministère itinérant à partir du moment où il prendra la ferme décision de s'y rendre (cf. Lc 9, 51), allant vers l'accomplissement de sa mission.

Marie et Joseph ne se limitent pas à inscrire Jésus dans une histoire de famille, de peuple, d'alliance avec le Seigneur Dieu. Ils prennent soin de lui et de sa croissance, et ils l'introduisent à l'atmosphère de la foi et du culte. Et eux-mêmes grandissent progressivement dans la compréhension d'une vocation qui les dépasse de loin.

Dans le Temple, qui est une « maison de prière » (Lc 19, 46), l'Esprit Saint parle au cœur d'un homme âgé: Syméon, un membre du Peuple saint de Dieu préparé à l'attente et l'espérance, qui nourrit le désir de l'accomplissement des promesses faites par Dieu à Israël à travers les prophètes. Syméon perçoit la présence de l'Oint du Seigneur dans le Temple, voit la lumière qui resplendit au milieu des peuples plongés « dans les ténèbres » (cf. Is 9, 1) et va à la rencontre de cet enfant qui, comme le prophétise Isaïe, « nous est né », c'est le fils qui « nous a été donné », le « Prince-de-paix » (Is 9, 5). Syméon embrasse cet enfant qui, petit et sans défense, repose dans ses bras; mais c'est lui, en réalité, qui trouve la consolation et la plénitude de son existence en le serrant contre lui. Il l'exprime dans un cantique rempli d'une reconnaissance empreinte d'émotion, qui dans l'Église est devenu la prière au terme de la journée :

«Maintenant, Souverain Maître, tu peux,
selon ta parole, laisser ton serviteur s'en aller en paix;
car mes yeux ont vu ton salut,
que tu as préparé à la face de tous les peuples,
lumière pour éclairer les nations et gloire de ton peuple Israël» (Lc 2, 29-32).

Syméon chante la joie de ceux qui ont vu, ceux qui ont reconnu et peuvent transmettre aux autres la rencontre avec le Sauveur d'Israël et des nations. Il est témoin de la foi, qu'il reçoit en don et qu'il communique aux autres ; il est témoin de l'espérance qui ne déçoit pas ; il est témoin de l'amour de Dieu, qui remplit de joie et de paix le cœur de l'homme. Comblé par cette consolation spirituelle, le vieux Syméon voit la mort non pas comme une fin, mais comme un accomplissement, comme une plénitude, il l'attend comme une «sœur» qui n'anéantit pas, mais qui introduit dans la véritable vie, dont il a eu un avant-goût et en laquelle il croit.

Ce jour-là, Syméon n'est pas le seul à voir le salut qui s'est fait chair dans l'enfant Jésus. C'est ce qui arrive aussi à Anne, femme de plus de 80 ans, veuve, qui se dédie entièrement au service du Temple et qui se consacre à la prière. A la vue de l'enfant, en effet, Anne célèbre le Dieu d'Israël, qui précisément à travers cet enfant a racheté son peuple, et elle le raconte aux autres, en diffusant avec générosité la parole prophétique. Le chant de la rédemption de deux personnes âgées libère ainsi l'annonce du Jubilé pour tout le peuple et le monde. Dans le Temple de Jérusalem, l'espérance se ravive dans les cœurs car Jésus Christ, notre espérance, y a fait son entrée.

Chers frères et sœurs, imitons nous aussi Syméon et Anne, ces « pèlerins d'espérance » qui ont des yeux limpides capables de voir au-delà des apparences, qui savent « flairer » la présence de Dieu à travers l'enfant, qui savent accueillir avec joie la visite de Dieu et raviver l'espérance dans le cœur des frères et des sœurs.

8. « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela? » (Lc 2,49). La découverte de Jésus dans le Temple
5 mars 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

En cette dernière catéchèse consacrée à l'enfance de Jésus, nous partons de l'épisode où, à l'âge de douze ans, Il resta dans le Temple sans le dire à ses parents, qui le cherchaient, angoissés, et le retrouvèrent trois jours plus tard. Ce récit nous présente un dialogue très intéressant entre Marie et Jésus, qui nous aide à réfléchir sur le chemin de la mère de Jésus, un chemin qui n'est certainement pas facile. En effet, Marie a accompli un itinéraire spirituel le long duquel elle a avancé dans la compréhension du mystère de son Fils.

Repensons aux diverses étapes de ce parcours. Au début de sa grossesse, Marie rend visite à Elisabeth et reste chez elle trois mois, jusqu'à la naissance du petit Jean. Puis, parvenue à son neuvième mois, à cause du recensement, elle se rend avec Joseph à Bethléem, où elle donne naissance à Jésus. Quarante jours plus tard, ils se rendent à Jérusalem pour la présentation de l'enfant ; puis, chaque année, ils retournent en pèlerinage au Temple. Mais lorsque Jésus était encore petit, ils s'étaient réfugiés longuement en Egypte pour le protéger d'Hérode, et ce n'est qu'après la mort du roi qu'ils s'étaient de nouveau installés à Nazareth. Quand Jésus, devenu adulte, commence son ministère, Marie est présente et protagoniste aux noces de Cana; puis elle le suit «à distance», jusqu'au dernier voyage à Jérusalem, jusqu'à la passion et à la mort. Après la Résurrection, Marie reste à Jérusalem, comme Mère des disciples, les soutenant dans la foi dans l'attente de l'effusion de l'Esprit Saint.

Tout au long de ce chemin, la Vierge est pèlerine d'espérance, dans le sens fort où elle devient la «fille de son Fils», son premier disciple. Marie a mis au monde Jésus, Espérance de l'humanité: elle l'a nourri, elle l'a fait grandir, elle l'a suivi en étant la première à se laisser modeler par la Parole de Dieu. En elle — comme l'a dit Benoît XVI — Marie «est vraiment chez elle, elle en sort et elle y rentre avec un grand naturel. Elle parle et pense au moyen de la Parole de Dieu [...]. De plus, se manifeste ainsi que ses pensées sont au diapason des pensées de Dieu, que sa volonté consiste à vouloir avec Dieu. Etant profondément pénétrée par la Parole de Dieu, elle peut devenir la mère de la Parole incarnée». (Encyclique *Deus caritas est*, 41). Cette communion particulière avec la Parole de Dieu ne lui épargne cependant pas l'effort d'un «apprentissage» exigeant.

L'expérience de Jésus qui se perd, à l'âge de douze ans au cours du pèlerinage annuel à Jérusalem, effraie Marie au point qu'elle se fait le porte-parole également de Joseph lorsqu'elle réprimande son fils: «Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela? Vois! ton père et moi, nous te cherchons, angoissés» (Lc 2, 48). Marie et Joseph ont éprouvé la douleur des parents qui égarent un enfant: ils croyaient tous deux que Jésus se trouvait dans la caravane des parents, mais ne l'ayant pas vu pendant toute une journée, ils commencent la recherche qui les conduira à refaire le chemin inverse. Revenus au Temple, ils découvrent que Celui qui, jusqu'à peu de temps auparavant, était à leurs yeux un enfant à protéger, a soudainement grandi, capable désormais de participer à des discussions sur les Écritures, et de se mesurer aux maîtres de la Loi.

Face au reproche de sa mère, Jésus répond avec une simplicité désarmante : «Pourquoi donc me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que je dois être dans la maison de mon Père?» (Lc 2, 49). Marie et Joseph ne comprennent pas: le mystère de Dieu fait enfant dépasse leur intelligence. Les parents veulent protéger cet enfant très précieux sous les ailes de leur amour ; Jésus, en revanche, veut vivre sa vocation de Fils du Père qui est à son service et vit immergé dans sa Parole.

Les récits de l'enfance de Luc se terminent ainsi par les dernières paroles de Marie, qui rappellent la paternité de Joseph à l'égard de Jésus, et par les premières paroles de Jésus, qui reconnaissent que cette paternité tire son origine de celle de son Père céleste, dont il reconnaît le primat incontesté.

Chers frères et sœurs, comme Marie et Joseph, pleins d'espérance, plaçons-nous également sur les traces du Seigneur, qui ne se laisse pas enfermer par nos schémas et qui se laisse trouver non pas tant dans un lieu que dans la réponse d'amour à la tendre paternité divine, une réponse d'amour qui est la vie filiale.

2. La vie de Jésus.

Les rencontres 1. Nicodème « Vous devez naître d'en-haut » (Jn 3,7b).

19 mars 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

Avec cette catéchèse, nous commençons à contempler certaines rencontres racontées dans les Évangiles, pour comprendre la manière dont Jésus donne de l'espérance. En effet, il y a des rencontres qui éclairent la vie et apportent l'espérance. Il peut arriver, par exemple, que quelqu'un nous aide à voir sous un angle différent une difficulté ou un problème que nous vivons ; ou bien il peut arriver que quelqu'un nous donne simplement une parole qui nous évite de nous sentir seuls dans la souffrance que nous sommes en train de vivre. Il y a aussi parfois des rencontres silencieuses, où rien n'est dit, et pourtant ces moments nous aident à nous reprendre en main.

La première rencontre sur laquelle je voudrais m'arrêter est celle de Jésus avec Nicodème, racontée au chapitre 3 de l'Évangile de Jean. Je commence par cet épisode parce que Nicodème est un homme dont l'histoire montre qu'il est possible de sortir des ténèbres et de trouver le courage de suivre le Christ.

Nicodème va voir Jésus de nuit : une heure inhabituelle pour une rencontre. Dans le langage de Jean, les références temporelles ont souvent une valeur symbolique : ici, la nuit représente probablement ce qui est dans le cœur de Nicodème. C'est un homme dans l'obscurité du doute, dans cette obscurité que nous connaissons lorsque nous ne comprenons plus ce qui se passe dans notre vie et que nous ne voyons pas clairement le chemin à suivre.

Si tu es dans les ténèbres, tu cherches bien sûr la lumière. Et Jean, au début de son Évangile, écrit : « La vraie lumière est venue dans le monde, celle qui éclaire tout homme » (1,9). Nicodème cherche donc Jésus parce qu'il a senti qu'il pouvait éclairer les ténèbres de son cœur.

Cependant, l'Évangile nous apprend que Nicodème ne comprend pas tout de suite ce que Jésus lui dit. Nous voyons donc qu'il y a beaucoup de malentendus dans ce dialogue, et aussi beaucoup d'ironie, ce qui est une caractéristique de l'évangéliste Jean. Nicodème ne comprend pas ce que Jésus lui dit parce qu'il continue à penser avec sa propre logique et ses propres catégories. C'est un homme à la personnalité bien définie, il a un rôle public, il est l'un des chefs des Juifs. Mais il est probablement plus difficile pour lui de faire la part des choses. Nicodème

sent que quelque chose ne fonctionne plus dans sa vie. Il ressent le besoin de changer, mais ne sait pas par où commencer.

Cela nous arrive à tous à un moment ou à un autre de notre vie. Si nous n'acceptons pas le changement, si nous nous enfermons dans notre rigidité, nos habitudes ou nos modes de pensée, nous risquons de mourir. La vie réside dans la capacité à changer pour trouver une nouvelle façon d'aimer. En fait, Jésus parle à Nicodème d'une *nouvelle naissance*, qui est non seulement possible, mais même nécessaire à certains moments de notre parcours. En fait, l'expression utilisée dans le texte est déjà ambivalente en elle-même, car *anōthen* (ἄνωθεν) peut être traduit soit "d'en haut", soit "à nouveau". Peu à peu, Nicodème comprendra que ces deux significations vont de pair : si nous permettons à l'Esprit Saint d'engendrer une vie nouvelle en nous, nous naîtrons de nouveau. Nous redécouvrons cette vie qui, peut-être, était en train de s'éteindre en nous.

J'ai choisi de commencer par Nicodème également parce qu'il s'agit d'un homme qui, par sa vie même, montre que ce changement est possible. Nicodème y parviendra : à la fin, il sera parmi ceux qui iront demander à Pilate le corps de Jésus (cf. Jn 19,39) ! Nicodème est enfin entré dans la lumière, il renaît, il n'a plus besoin d'être dans la nuit.

Les changements nous font parfois peur. D'une part, ils nous attirent, nous les désirons parfois, mais d'autre part, nous préférons rester dans notre zone de confort. C'est pourquoi l'Esprit nous encourage à affronter ces peurs. Jésus rappelle à Nicodème - qui est un enseignant en Israël - que les Israélites avaient eux aussi peur lorsqu'ils marchaient dans le désert. Ils étaient tellement obnubilés par leurs soucis qu'à un moment donné, ces peurs ont pris la forme de serpents venimeux (cf. Nombres 21, 4-9). Pour être libérés, ils devaient regarder le serpent de bronze que Moïse avait placé sur un mât, c'est-à-dire qu'ils devaient lever les yeux et se tenir devant l'objet qui représentait leurs peurs. Ce n'est qu'en regardant en face ce qui nous fait peur que nous pouvons commencer à être libérés.

Nicodème, comme nous tous, peut regarder le Crucifié, celui qui a vaincu la mort, la racine de toutes nos peurs. Levons nous aussi le regard vers celui qu'ils ont transpercé, laissons-nous aussi rencontrer par Jésus. En Lui, nous trouvons l'espérance pour affronter les changements de notre vie et naître de nouveau.

Les rencontres 2. La Samaritaine « Donne-moi à boire » (Jn 4,7)

26 mars 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

Après avoir médité sur la rencontre de Jésus avec Nicodème, qui était parti à la recherche de Jésus, nous réfléchissons aujourd'hui à ces moments où il semble que Lui nous attende là, à la croisée des chemins de notre vie. Des rencontres qui nous surprennent et qui, au début, peuvent même nous rendre un peu méfiants : nous tâchons alors d'être prudents pour comprendre ce qui se passe.

C'est probablement aussi l'expérience de la femme samaritaine, mentionnée au chapitre quatre de l'Évangile de Jean (cf. 4,5-26). Elle ne s'attendait pas à trouver un homme au puits à midi, elle espérait même ne trouver personne. En fait, elle va chercher de l'eau au puits à une heure inhabituelle, alors qu'il fait très chaud. Peut-être cette femme a-t-elle honte de sa vie,

peut-être s'est-elle sentie jugée, condamnée, incomprise, et c'est pourquoi elle s'est isolée, elle a rompu les relations avec tout le monde.

Pour aller en Galilée depuis la Judée, Jésus aurait pu choisir un autre itinéraire et ne pas traverser la Samarie. Cela aurait été plus sûr, étant donné les relations tendues entre Juifs et Samaritains. Au contraire, il veut passer par là et s'arrête à ce même puits, à cette même heure ! Jésus nous attend et se fait trouver au moment même où nous pensons qu'il n'y a plus d'espoir pour nous. Le puits, dans l'ancien Moyen-Orient, est un lieu de rencontre, où les mariages sont parfois arrangés, c'est un lieu de fiançailles. Jésus veut aider cette femme à comprendre où chercher la vraie réponse à son désir d'être aimée.

Le thème du désir est fondamental pour comprendre cette rencontre. Jésus est le premier à exprimer son désir : « Donne-moi à boire ! » (v. 10). Pour ouvrir le dialogue, Jésus se montre faible, il met l'autre à l'aise, il s'assure qu'il ne soit pas effrayé. La soif est souvent, même dans la Bible, l'image du désir. Mais ici, Jésus a avant tout soif du salut de cette femme. « Celui qui demandait à boire - dit saint Augustin - avait soif de la foi de cette femme ». [*Homélie 15,11.*]

Si Nicodème était allé vers Jésus la nuit, ici Jésus rencontre la Samaritaine à midi, au moment où il y a le plus de lumière. C'est en effet un moment de révélation. Jésus se fait connaître à elle comme le Messie et l'éclaire sur sa vie. Il l'aide à relire son histoire, qui est compliquée et douloureuse : elle a eu cinq maris et elle est maintenant avec un sixième qui n'est pas un mari. Le chiffre six n'est pas un hasard, il est généralement synonyme d'imperfection. Il s'agit peut-être d'une allusion au septième époux, celui qui assouvira enfin le désir de cette femme d'être vraiment aimée. Et cet époux ne peut être que Jésus.

Lorsqu'elle réalise que Jésus connaît sa vie, la femme déplace la conversation sur la question religieuse qui divise les Juifs et les Samaritains. Cela nous arrive aussi lorsque nous prions : au moment où Dieu touche notre vie avec ses problèmes, nous nous perdons parfois dans des réflexions qui nous donnent l'illusion d'une prière réussie. En réalité, nous érigeons des barrières de protection. Le Seigneur, cependant, est toujours plus grand, et à cette femme samaritaine, à laquelle il n'aurait même pas dû adresser la parole selon les schémas culturels, il offre la révélation la plus haute : il lui parle du Père, qui doit être adoré en esprit et en vérité. Et lorsque, encore une fois surprise, elle fait remarquer qu'il vaut mieux attendre le Messie sur ces questions, il lui dit : « C'est moi qui te parle » (v. 26). C'est comme une déclaration d'amour : celui que tu attends, c'est moi, celui qui peut enfin répondre à ton désir d'être aimée.

À ce moment-là, la femme court appeler les gens du village, car c'est précisément de l'expérience du sentiment d'amour que naît la mission. Et quelle annonce aurait-elle pu apporter si ce n'est son expérience d'être comprise, accueillie, pardonnée ? C'est une image qui devrait nous faire réfléchir sur notre recherche de nouvelles formes pour évangéliser.

Comme une personne éprise, la Samaritaine abandonne son amphore aux pieds de Jésus. Le poids de cette amphore sur sa tête, chaque fois qu'elle rentrait chez elle, lui rappelait sa condition, sa vie troublée. Mais maintenant, l'amphore est déposée aux pieds de Jésus. Le passé n'est plus un fardeau, elle est réconciliée. Il en va de même pour nous : pour aller annoncer l'Évangile, nous devons d'abord déposer le poids de notre histoire aux pieds du Seigneur, Lui remettre le poids de notre passé. Seuls des personnes réconciliées peuvent porter l'Évangile.

Chers frères et sœurs, ne perdons pas espérance ! Même si notre histoire nous semble pesante, compliquée, peut-être même en ruine, nous avons toujours la possibilité de la remettre à Dieu et de recommencer notre chemin. Dieu est miséricordieux et nous attend toujours !

Les rencontres 3. Zachée « Aujourd'hui il faut que j'aie demeurer dans ta maison ! » (Lc 19,5)

2 avril 2025

Chers frères et sœurs,

Nous continuons à contempler les rencontres de Jésus avec certains personnages de l'Évangile. Cette fois-ci, je voudrais m'arrêter sur la figure de Zachée : un épisode qui me tient particulièrement à cœur, parce qu'il occupe une place spéciale dans mon cheminement spirituel.

L'Évangile de Luc nous présente Zachée comme quelqu'un qui semble irrémédiablement perdu. Peut-être nous arrive-t-il à nous aussi de nous sentir ainsi : sans espérance. Zachée, en revanche, a découvert que le Seigneur le cherchait déjà.

Jésus est en effet descendu à Jéricho, une ville située sous le niveau de la mer, considérée comme une image du monde souterrain, où Jésus veut aller chercher ceux qui se sentent perdus. Et en effet, le Seigneur ressuscité continue à descendre dans les enfers d'aujourd'hui, dans les lieux de guerre, dans la douleur des innocents, dans le cœur des mères qui voient mourir leurs enfants, dans la faim des pauvres.

Zachée en un certain sens est perdu, peut-être a-t-il fait de mauvais choix ou peut-être la vie l'a-t-elle placé dans des situations dont il a du mal à se sortir. Luc insiste d'ailleurs sur les caractéristiques de cet homme : non seulement il est publicain, c'est-à-dire qu'il perçoit les impôts de ses concitoyens pour les envahisseurs romains, en plus il est même le chef des publicains, comme pour dire que son péché est démultiplié.

Luc ajoute ensuite que Zachée est riche, ce qui suggère qu'il s'est enrichi sur le dos des autres, abusant de sa position. Mais tout cela a des conséquences : Zachée se sent probablement exclu, méprisé de tous.

Lorsqu'il apprend que Jésus passe en ville, Zachée a envie de le voir. Il n'ose pas imaginer une rencontre, il lui suffirait de le regarder de loin. Mais nos désirs rencontrent aussi des obstacles et ne se réalisent pas automatiquement : Zachée est petit de taille ! C'est notre réalité, nous avons des limites avec lesquelles nous devons composer. Et puis il y a les autres, qui parfois ne nous aident pas : la foule empêche Zachée de voir Jésus. C'est peut-être aussi un peu leur revanche.

Mais quand tu as un désir fort, tu ne te décourages pas. Tu trouves une solution. Il faut du courage et ne pas avoir honte, il faut un peu de la simplicité des enfants et ne pas trop se préoccuper de sa propre image. Zachée, comme un enfant, grimpe à un arbre. Ce devait être un bon poste d'observation, surtout pour regarder sans être vu, caché derrière les branches.

Mais avec le Seigneur, l'inattendu se produit toujours : Jésus lève les yeux, quand il parvient là tout proche. Zachée se sent exposé et s'attend probablement à une réprimande publique. Les gens l'espéraient peut-être, mais ils sont déçus : Jésus demande à Zachée de descendre immédiatement, presque surpris de le voir dans l'arbre, et lui dit : « Aujourd'hui, je dois m'arrêter chez toi ! » (Lc 19,5). Dieu ne peut pas passer sans chercher qui est perdu.

Luc souligne la joie du cœur de Zachée. C'est la joie de celui qui se sent regardé, reconnu et surtout pardonné. Le regard de Jésus n'est pas un regard de reproche, mais de miséricorde. C'est cette miséricorde que nous avons parfois du mal à accepter, surtout lorsque Dieu pardonne à ceux qui, selon nous, ne le méritent pas. Nous murmurons parce que nous voudrions mettre des limites à l'amour de Dieu.

Dans la scène dans sa maison, Zachée, après avoir écouté les paroles de pardon de Jésus, se lève, comme s'il ressuscitait de sa condition de mort. Et il se lève pour prendre un engagement : rendre quatre fois ce qu'il a volé. Il ne s'agit pas d'un prix à payer, car le pardon de Dieu est gratuit, il s'agit plutôt d'un désir d'imiter Celui dont il s'est senti aimé. Zachée prend un engagement auquel il n'était pas tenu, mais il le fait parce qu'il réalise que c'est sa façon d'aimer. Et il le fait unissant à la fois la législation romaine sur le vol et la législation rabbinique sur la pénitence. Zachée n'est donc pas seulement l'homme du désir, c'est aussi quelqu'un qui sait poser des gestes concrets. Son propos n'est ni générique ni abstrait, mais part précisément de son histoire : il a regardé sa vie et identifié le point à partir duquel commencer son changement.

Chers frères et sœurs, apprenons de Zachée à ne pas perdre l'espérance, même lorsque nous nous sentons mis de côté ou incapables de changer. Cultivons notre désir de voir Jésus, et surtout laissons-nous trouver par la miséricorde de Dieu qui toujours vient nous chercher, quelle que soit la situation dans laquelle nous sommes perdus.

Les rencontres 4. Le jeune homme riche. *Jésus posa son regard sur lui (Mc 10,21)*

9 avril 2025

Chers frères et sœurs,

Aujourd'hui, nous nous penchons sur une autre rencontre de Jésus relatée dans les Évangiles. Cette fois-ci, la personne rencontrée n'a pas de nom. L'évangéliste Marc la présente simplement comme « *un homme* » (10,17). Il s'agit d'un homme qui depuis sa jeunesse a respecté les commandements, mais qui, malgré cela, n'a pas encore trouvé le sens de sa vie. Il le cherche. C'est peut-être quelqu'un qui n'a pas pris de décision jusqu'au bout, malgré l'apparence de personne engagée. Au-delà des choses que nous faisons, des sacrifices ou des succès, ce qui compte vraiment pour être heureux, c'est ce que nous portons dans notre cœur. Si un navire doit prendre la mer et quitter le port pour naviguer en haute mer, il a beau être merveilleux, avec un équipage exceptionnel, s'il ne tire pas sur le lest et les ancres qui le retiennent, il n'avancera jamais. Cet homme s'est construit un navire de luxe, mais il est resté au port !

Alors que Jésus poursuit son chemin, cet homme court vers lui, s'agenouille devant lui et lui demande : « Bon Maître, que *dois-je faire* pour avoir la vie éternelle en héritage ? » (v. 17). Remarquez les verbes : « que *dois-je faire* pour avoir la vie éternelle ». Puisque l'observation de la Loi ne lui a pas donné le bonheur et la sécurité d'être sauvé, il se tourne vers le Maître Jésus. Ce qui est frappant, c'est que cet homme ne connaît pas le vocabulaire de la gratuité ! Tout lui semble dû. Tout est un devoir. La vie éternelle est pour lui un héritage, quelque chose qui s'obtient de droit, par le respect méticuleux des engagements. Mais dans une vie vécue ainsi, même si c'est certainement pour le bien, quelle place peut avoir l'amour ?

Comme toujours, Jésus va au-delà de l'apparence. Alors que cet homme met en avant son bel curriculum, Jésus va plus loin et regarde à l'intérieur. Le verbe utilisé par Marc est très

significatif : « *posant son regard sur lui* » (v. 21). C'est précisément parce que Jésus regarde à l'intérieur de chacun de nous qu'il nous aime tels que nous sommes vraiment. Qu'est-ce qu'il aura vu à l'intérieur de cette personne ? Que voit Jésus lorsqu'il regarde en nous et qu'il nous aime, malgré nos distractions et nos péchés ? Il voit notre fragilité, mais aussi notre désir d'être aimés tels que nous sommes.

En posant son regard sur lui - dit l'Évangile - « *il l'aima* » (v. 21). Jésus aime cet homme avant même de l'inviter à le suivre. Il l'aime tel qu'il est. L'amour de Jésus est gratuit, à l'opposé de la logique du mérite qui assaillait cette personne. Nous sommes vraiment heureux lorsque nous réalisons que nous sommes aimés de cette manière, gratuitement, par grâce. Et cela vaut également dans les relations entre nous : tant que nous essayons d'acheter l'amour ou de mendier l'affection, ces relations ne nous rendront jamais heureux.

La proposition que Jésus fait à cet homme est de changer sa manière de vivre et d'être en relation avec Dieu. En effet, Jésus reconnaît qu'en lui, comme en chacun de nous, il y a un manque. C'est le désir que nous portons dans notre cœur d'être aimés. Il y a une blessure qui nous appartient en tant qu'êtres humains, la blessure par laquelle l'amour peut passer.

Pour combler ce manque, il ne faut pas « acheter » de la reconnaissance, de l'affection, de la considération, mais en revanche « vendre » tout ce qui nous alourdit, pour rendre notre cœur plus libre. On n'a pas besoin de continuer à prendre pour soi, mais plutôt de donner aux pauvres, de mettre à disposition, de partager.

Enfin, Jésus invite cet homme à ne pas rester seul. Il l'invite à le suivre, à rester dans un lien, à vivre une relation. Ce n'est qu'ainsi qu'il sera possible de sortir de l'anonymat. Nous ne pouvons entendre notre nom que dans une relation, dans laquelle quelqu'un nous appelle. Si nous restons seuls, nous n'entendrons jamais notre nom appelé et nous continuerons à rester des « *untel* », anonymes. Peut-être qu'aujourd'hui, précisément parce que nous vivons dans une culture de l'autosuffisance et de l'individualisme, nous nous trouvons plus malheureux parce que nous n'entendons plus notre nom prononcé par quelqu'un qui nous aime gratuitement.

Cet homme n'accepte pas l'invitation de Jésus et reste seul, parce que les ballasts de sa vie le maintiennent au port. La tristesse est le signe qu'il n'a pas pu partir. Parfois, nous pensons qu'il s'agit de richesses et ce ne sont que des fardeaux qui nous retiennent. L'espoir est que cette personne, comme chacun de nous, changera tôt ou tard et décidera de prendre le large.

Sœurs et frères, confions au Cœur de Jésus tous ceux qui sont tristes et indécis, afin qu'ils puissent sentir le regard aimant du Seigneur, qui s'émeut en nous regardant tendrement de l'intérieur.

Les paraboles 5. Le Père miséricordieux. *Il était perdu, et il est retrouvé* (Lc 15,32)

16 avril 2025

Chers frères et sœurs,

Après avoir médité sur les rencontres de Jésus avec certains personnages de l'Évangile, je voudrais m'arrêter, à partir de cette catéchèse, sur quelques paraboles. Comme nous le savons, ce sont des histoires qui reprennent des images et des situations de la réalité quotidienne. C'est pourquoi elles touchent aussi notre vie. Elles nous provoquent. Et elles nous demandent de prendre position : où est-ce que je me situe dans ce récit ?

Commençons par la parabole la plus célèbre, celle dont tous nous nous souvenons peut-être depuis que nous étions tout petits : la parabole du père et des deux fils (Lc 15, 1-3.11-32). Nous y trouvons le cœur de l'Évangile de Jésus, à savoir la miséricorde de Dieu.

L'évangéliste Luc dit que Jésus raconte cette parabole pour les pharisiens et les scribes, qui murmuraient du fait que Lui mangeait avec les pécheurs. C'est pourquoi on pourrait dire qu'il s'agit d'une parabole adressée à ceux qui sont perdus mais qui ne le savent pas et qui jugent les autres.

L'Évangile veut nous donner un message d'espérance, car il nous dit que, où que nous soyons perdus, quelle que soit la manière dont nous nous sommes perdus, Dieu vient toujours nous chercher ! Peut-être nous sommes-nous perdus comme une brebis qui s'est éloignée du chemin pour brouter l'herbe, ou qui est restée derrière à cause de la fatigue (cf. Lc 15, 4-7). Ou bien nous sommes perdus comme une pièce de monnaie, qui est peut-être tombée par terre et ne peut plus être retrouvée, ou bien quelqu'un l'a mise quelque part et ne se souvient plus de l'endroit. Ou bien nous nous sommes perdus comme les deux fils de ce père : le plus jeune parce qu'il s'est lassé d'une relation qu'il jugeait trop exigeante ; mais l'aîné aussi s'est perdu, parce qu'il ne suffit pas de rester à la maison s'il y a de l'orgueil et de la rancœur dans le cœur.

L'amour est toujours un engagement, il y a toujours quelque chose que nous devons accepter de perdre pour rencontrer l'autre. Mais le fils cadet de la parabole ne pense qu'à lui-même, comme cela arrive à certaines étapes de l'enfance et de l'adolescence. En réalité, autour de nous, nous voyons aussi beaucoup d'adultes qui sont ainsi, qui ne parviennent pas à poursuivre une relation parce qu'ils sont égoïstes. Ils s'imaginent qu'ils vont se trouver et, au contraire, ils se perdent, car ce n'est que lorsqu'on vit pour quelqu'un que nous vivons vraiment.

Ce fils cadet, comme nous tous, a faim d'affection, il veut être aimé. Mais l'amour est un don précieux, il doit être traité avec soin. Au lieu de cela, il le gaspille, il se dévalorise, il ne se respecte pas. Il s'en rend compte dans les moments de famine, quand personne ne s'occupe de lui. Le risque est que, dans ces moments-là, nous nous mettions à mendier l'affection et nous nous attachions au premier maître venu.

Ce sont ces expériences qui font naître en nous la fausse conviction de pouvoir vivre une relation seulement de manière servile, comme si nous devions expier une faute ou comme si l'amour véritable ne pouvait pas exister. Le fils cadet, en effet, lorsqu'il a touché le fond, pense retourner dans la maison de son père pour ramasser par terre quelques miettes d'affection.

Seul celui qui nous aime vraiment peut nous libérer de cette fausse vision de l'amour. Dans notre relation avec Dieu, nous faisons précisément cette expérience. Le grand peintre Rembrandt, dans un tableau célèbre, a magnifiquement représenté le retour du fils prodigue. Deux détails me frappent particulièrement : la tête du jeune homme est rasée, comme celle d'un pénitent, mais elle ressemble aussi à la tête d'un enfant, car ce fils est en train de renaître. Et

puis les mains du père : l'une masculine et l'autre féminine, pour exprimer la force et la tendresse dans l'étreinte du pardon.

Mais c'est le fils aîné qui représente ceux pour qui la parabole est racontée : c'est le fils qui est toujours resté à la maison avec son père, mais qui était distant de lui, distant de cœur. Ce fils aurait peut-être voulu partir lui aussi, mais par peur ou par devoir, il est resté là, dans cette relation. Or, quand on s'adapte contre son gré, on commence à nourrir en soi une colère qui, tôt ou tard, explose. Paradoxalement, c'est le fils aîné qui risque finalement de rester hors de la maison, parce qu'il ne partage pas la joie de son père.

Le père sort également à sa rencontre. Il ne le gronde pas et ne le rappelle pas à l'ordre. Il veut simplement qu'il ressente son amour. Il l'invite à entrer et laisse la porte ouverte. Cette porte reste également ouverte pour nous. C'est en effet la raison de l'espérance : nous pouvons espérer parce que nous savons que le Père nous attend, qu'il nous voit de loin et qu'il laisse toujours la porte ouverte.

Chers frères et sœurs, demandons-nous donc où nous nous situons dans ce merveilleux récit. Et demandons à Dieu le Père la grâce de retrouver nous aussi le chemin vers la maison.

Léon XIV (suite des catéchèses)

Les paraboles 6. Le semeur. Il leur dit beaucoup de choses en paraboles (Mt 13,3a)

21 mai 2025

Chers frères et sœurs, bienvenue et bonjour !

Je suis heureux de vous accueillir pour ma première audience générale. Je reprends aujourd'hui le cycle des catéchèses jubilaires, sur le thème « Jésus-Christ Notre Espérance », ouvert par le Pape François.

Aujourd'hui, nous continuons à méditer sur les paraboles de Jésus, qui nous aident à redécouvrir l'espérance, parce qu'elles nous montrent comment Dieu agit dans l'histoire. Aujourd'hui, je voudrais m'arrêter sur une parabole un peu particulière, parce qu'elle est une sorte d'introduction à toutes les paraboles. Je me réfère à celle du semeur (cf. Mt 13, 1-17). D'une certaine manière, nous pouvons reconnaître dans ce récit la manière de communiquer de Jésus, qui a tant à nous enseigner pour l'annonce de l'Évangile aujourd'hui.

Chaque parabole raconte une histoire tirée de la vie quotidienne, mais elle veut nous dire quelque chose de plus, nous renvoyer à un sens plus profond. La parabole nous interroge, nous invite à ne pas nous arrêter aux apparences. Devant l'histoire qui m'est racontée ou l'image qui m'est donnée, je peux me demander : où suis-je dans cette histoire ? Que dit cette image à ma vie ? Le terme parabole vient en effet du verbe grec *paraballein*, qui signifie *jeter devant*. La parabole jette devant moi une parole qui me provoque et me pousse à m'interroger.

La parabole du semeur parle précisément de la dynamique de la parole de Dieu et des effets qu'elle produit. En effet, chaque parole de l'Évangile est comme une graine qui est semée dans le sol de notre vie. Jésus utilise plusieurs fois l'image de la semence, avec des significations diverses. Au chapitre 13 de l'Évangile de Matthieu, la parabole du semeur introduit une série d'autres petites paraboles, dont certaines parlent précisément de ce qui se passe dans la terre : le blé et l'ivraie, la graine de moutarde, le trésor caché dans le champ. Quelle est donc cette terre ? C'est notre cœur, mais c'est aussi le monde, la communauté, l'Église. La parole de Dieu, en effet, féconde et provoque toutes les réalités.

Au début, nous voyons Jésus sortir de la maison et une grande foule se rassembler autour de lui (cf. Mt 13,1). Sa parole fascine et fait réfléchir. Parmi les gens, il y a évidemment beaucoup de situations différentes. La parole de Jésus s'adresse à tous, mais elle agit en chacun d'une manière diverse. Ce contexte nous permet de mieux comprendre le sens de la parabole.

Un semeur plutôt original sort pour semer, mais il ne se soucie pas de l'endroit où la graine tombe. Il sème les graines même là où elles ont peu de chances de porter du fruit : sur le chemin, parmi les pierres, parmi les ronces. Cette attitude étonne l'auditeur et l'amène à se demander : comment est-ce possible ?

Nous avons l'habitude de calculer les choses - et c'est parfois nécessaire - mais cela ne s'applique pas à l'amour ! La manière dont ce semeur « gaspilleur » sème la graine est une image de la manière dont Dieu nous aime. En effet, il est vrai que le destin de la semence dépend aussi de la manière dont le sol l'accueille et de la situation dans laquelle elle se trouve, mais

cette parabole de Jésus nous dit avant tout que Dieu sème la semence de sa parole sur toutes sortes de sols, c'est-à-dire dans n'importe laquelle de nos situations : parfois nous sommes plus superficiels et distraits, parfois nous nous laissons emporter par l'enthousiasme, parfois nous sommes accablés par les soucis de la vie, mais il y a aussi des moments où nous nous montrons disponibles et accueillants. Dieu est confiant et espère que tôt ou tard la graine fleurira. Il nous aime ainsi : il n'attend pas que nous soyons la meilleure terre, il nous donne toujours généreusement sa parole. Peut-être qu'en voyant qu'il nous fait confiance, le désir d'être une meilleure terre naîtra en nous. C'est cela l'espérance, fondée sur le roc de la générosité et de la miséricorde de Dieu.

En racontant comment la graine porte du fruit, Jésus parle aussi de sa vie. Jésus est la Parole, il est la Semence. Et la semence, pour porter du fruit, doit mourir. Ainsi, cette parabole nous dit que Dieu est prêt à « gaspiller » pour nous et que Jésus est prêt à mourir pour transformer nos vies.

Je pense à ce magnifique tableau de Van Gogh : « *Le semeur au soleil couchant* ». Cette image du semeur sous un soleil de plomb me parle aussi du labeur du paysan. Et je suis frappé par le fait que, derrière le semeur, Van Gogh a représenté le grain déjà mûr. Il me semble que c'est une image d'espérance : d'une manière ou d'une autre, la semence a porté ses fruits. Nous ne savons pas exactement comment, mais c'est ainsi. Au centre de la scène, cependant, il n'y a pas le semeur, qui se tient sur le côté, mais tout le tableau est dominé par l'image du soleil, peut-être pour nous rappeler que c'est Dieu qui fait bouger l'histoire, même s'il semble parfois absent ou distant. C'est le soleil qui réchauffe les mottes de terre et qui fait mûrir la semence.

Chers frères et sœurs, dans quelle condition de la vie la parole de Dieu nous rejoint-elle aujourd'hui ? Demandons au Seigneur la grâce d'accueillir toujours cette semence qu'est sa parole. Et si nous nous rendons compte que nous ne sommes pas une terre féconde, ne nous décourageons pas, mais demandons-lui de nous retravailler encore pour faire de nous une terre meilleure.

Que Dieu vous bénisse!

Les paraboles 7. Le samaritain. Arrivant près de lui, il le vit et fut saisi de compassion. (Lc 10,33b)
28 mai 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous continuons à méditer quelques paraboles de l'Évangile qui sont une occasion de changer de perspective et de nous ouvrir à l'espérance. Le manque d'espérance est parfois dû au fait que nous nous fixons sur une certaine manière rigide et close de voir les choses, et les paraboles nous aident à les regarder d'un autre point de vue.

Aujourd'hui, je voudrais vous parler d'une personne expérimentée, savante, docteur de la Loi, qui a cependant besoin de changer de perspective, parce qu'elle est centrée sur elle-même et ne perçoit pas les autres (cf. Lc 10, 25-37). En effet, il interroge Jésus sur la manière dont on "hélite" de la vie éternelle, en utilisant une expression qui la comprend comme un droit sans équivoque. Mais derrière cette question se cache peut-être précisément un besoin d'attention :

le seul mot sur lequel il interroge Jésus est le terme “*prochain*”, qui signifie littéralement *celui qui est proche*.

C'est pourquoi Jésus raconte une parabole qui est un chemin pour transformer cette question, pour passer de la question *qui m'aime ?* à celle de *qui a aimé ?* La première question est une question immature, la seconde est la question de l'adulte qui a compris le sens de sa vie. La première question est celle que nous posons lorsque nous attendons dans un coin, la seconde est celle qui nous pousse à l'engagement.

La parabole que Jésus raconte a en effet pour cadre une route, et c'est une route difficile et malaisée, comme la vie. Il s'agit de la route parcourue par un homme qui descend de Jérusalem, la ville sur la montagne, à Jéricho, la ville au-dessous du niveau de la mer. C'est une image qui préfigure déjà ce qui pourrait arriver : il arrive en effet que cet homme soit attaqué, battu, volé et laissé à moitié mort. C'est l'expérience qui se produit lorsque les situations, les personnes, parfois même celles en qui nous avons confiance, nous prennent tout et nous laissent au plein milieu de la route.

Mais la vie est faite de rencontres, et dans ces rencontres, nous nous révélons tels que nous sommes. Nous nous trouvons face à l'autre, face à sa fragilité et à sa faiblesse, et nous pouvons décider de ce que nous allons faire : nous occuper de lui ou faire comme si de rien n'était. Un prêtre et un lévite suivent le même chemin. Ce sont des personnes qui servent dans le Temple de Jérusalem, qui habitent dans l'espace sacré. Pourtant, la pratique du culte ne conduit pas automatiquement à la compassion. En effet, avant d'être une question religieuse, la compassion est une question d'humanité ! Avant d'être croyants, nous sommes appelés à être humains.

Nous pouvons imaginer qu'après un long séjour à Jérusalem, ce prêtre et ce lévite sont pressés de rentrer chez eux. C'est justement cette hâte, si présente dans nos vies, qui nous empêche souvent d'éprouver de la compassion. Celui qui pense que son propre voyage est prioritaire n'est pas prêts à s'arrêter pour un autre.

Mais voici quelqu'un qui est capable de s'arrêter : c'est un Samaritain, qui appartient donc à un peuple méprisé (cf. 2 Rois 17). Dans son cas, le texte ne précise pas la direction, mais dit seulement qu'il était en voyage. La religiosité n'a rien à voir ici. Ce Samaritain s'arrête simplement parce qu'il est un homme devant un autre homme qui a besoin d'aide.

La compassion s'exprime par des gestes concrets. L'évangéliste Luc s'attarde sur les actions du Samaritain, que nous appelons “bon”, mais qui, dans le texte, est simplement une personne : le Samaritain se fait proche, parce que si l'on veut aider quelqu'un, on ne peut pas penser à se tenir à distance, il faut s'impliquer, se salir, peut-être se contaminer ; il panse ses blessures après les avoir nettoyées avec de l'huile et du vin ; il le charge sur sa monture, c'est-à-dire qu'il le prend en charge, parce qu'on aide vraiment si l'on est prêt à sentir le poids de la douleur de l'autre ; il l'emmène à l'hôtel où il dépense de l'argent, “deux deniers”, plus ou moins deux jours de travail ; et il s'engage à revenir et éventuellement à payer à nouveau, parce que l'autre n'est pas un colis à livrer, mais quelqu'un dont il faut prendre soin.

Chers frères et sœurs, quand serons-nous capables, nous aussi, d'interrompre notre voyage et d'avoir de la compassion ? Quand nous comprendrons que cet homme blessé sur la route représente chacun d'entre nous. Et alors, le souvenir de toutes les fois où Jésus s'est arrêté pour prendre soin de nous nous rendra d'autant plus capables de compassion.

Prions donc afin de pouvoir grandir en humanité, de telle sorte que nos relations soient plus vraies et plus riches de compassion. Demandons au Cœur du Christ la grâce de partager toujours plus ses propres sentiments.

Que Dieu vous bénisse !

Les paraboles 8. Les ouvriers de la vigne. « Et il leur dit : “Allez, vous aussi à ma vigne” » (Mt 20,4)
4 juin 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

J'aimerais m'arrêter à nouveau sur une parabole de Jésus. Il s'agit à nouveau d'un récit qui nourrit notre espérance. Parfois, nous avons l'impression de ne pas parvenir à trouver de sens à notre vie : nous nous sentons inutiles, inadaptés, comme les ouvriers qui attendent sur la place du marché que quelqu'un les fasse travailler. Mais il arrive aussi que le temps passe, que la vie s'écoule et que nous ne nous sentions pas reconnus ni appréciés. Peut-être ne sommes-nous pas arrivés à temps, d'autres se sont présentés avant nous, ou des soucis nous ont retenus ailleurs.

La métaphore de la place du marché est également très adaptée à notre époque, car le marché est le lieu des affaires, où malheureusement s'achète et se vend autant l'affection que la dignité, en essayant d'en tirer profit. Et quand on ne se sent pas valorisé, reconnu, on risque même de se vendre au premier venu. Le Seigneur, au contraire, nous rappelle que notre vie a une valeur et qu'il désire nous aider à la découvrir.

Toujours dans la parabole que nous commentons aujourd'hui, il y a des ouvriers qui attendent que quelqu'un les prenne pour une journée. Nous sommes au chapitre 20 de l'Évangile de Matthieu et là aussi nous trouvons un personnage au comportement inhabituel, qui étonne et interroge. Il s'agit du propriétaire d'une vigne, qui se déplace en personne pour aller chercher ses ouvriers. Il veut évidemment établir avec eux une relation personnelle.

Comme je le disais, c'est une parabole qui donne de l'espérance, parce qu'elle nous dit que ce patron sort plusieurs fois pour aller à la recherche de qui cherche à donner un sens à sa vie. Le patron sort dès l'aube et revient ensuite toutes les trois heures pour chercher des ouvriers à envoyer dans sa vigne. Selon ce schéma, après être sorti à trois heures de l'après-midi, il n'y aurait plus de raison de sortir à nouveau, car la journée de travail se terminerait à six heures.

Au lieu de cela, ce patron infatigable, qui veut à tout prix valoriser la vie de chacun d'entre nous, sort pourtant à cinq heures. Les ouvriers restés sur la place du marché avaient sans doute perdu tout espoir. Cette journée s'était déroulée en vain. Et pourtant, quelqu'un a cru encore en eux. Quel sens cela a-t-il de prendre des ouvriers uniquement pour la dernière heure de la journée de travail ? Quel sens cela a-t-il d'aller travailler pour une heure seulement ? Pourtant, même lorsqu'il nous semble de ne pouvoir faire que peu de chose dans la vie, cela en vaut toujours la peine. Il y a toujours la possibilité de trouver un sens, parce que Dieu aime notre vie.

Et l'originalité de ce patron se manifeste aussi à la fin de la journée, au moment de la paie. Avec les premiers ouvriers, ceux qui vont à la vigne dès l'aube, le maître s'était mis d'accord sur une somme d'argent, qui était le coût typique d'une journée de travail. Aux autres, il dit qu'il leur donnera ce qui est juste. Et c'est précisément ici que la parabole vient nous interpeller : qu'est-ce qui est juste ? Pour le propriétaire de la vigne, c'est-à-dire pour Dieu, il est juste que chacun ait le nécessaire pour vivre. Il a appelé les travailleurs personnellement, il connaît leur dignité et il veut les payer en fonction de celle-ci. Et il leur donne à tous de l'argent.

Le récit dit que les ouvriers de la première heure sont déçus : ils ne voient pas la beauté du geste du patron, qui n'a pas été injuste, mais simplement généreux, il n'a pas seulement considéré le mérite, mais aussi le besoin. Dieu veut donner à tous son Royaume, c'est-à-dire une vie pleine, éternelle et heureuse. Et c'est ainsi que Jésus fait avec nous : il ne fait pas de classement, à qui lui ouvre son cœur il Se donne tout entier.

À la lumière de cette parabole, le chrétien d'aujourd'hui pourrait être tenté de penser : "Pourquoi commencer à travailler immédiatement ? Si la rémunération est la même, pourquoi travailler plus ? A ces doutes Saint Augustin répondait ainsi : « Pourquoi donc tardes-tu à suivre celui qui t'appelle, alors que tu es sûr de la rémunération mais incertain du jour ? Prends garde de ne pas te priver toi-même, à force de repousser, ce qu'il te donnera selon sa promesse » [*Discours 87, 6, 8.*].

Je voudrais dire, surtout aux jeunes, de ne pas attendre, mais de répondre avec enthousiasme au Seigneur qui nous appelle à travailler dans sa vigne. Ne pas tarder, retrouse les manches, car le Seigneur est généreux et tu ne seras pas déçu ! En travaillant dans sa vigne, tu trouveras une réponse à cette interrogation profonde que tu portes en toi : quel est le sens de ma vie ?

Chers frères et sœurs, ne nous décourageons pas ! Même dans les moments sombres de la vie, quand le temps passe sans nous donner les réponses que nous cherchons, demandons au Seigneur de sortir à nouveau et de nous rejoindre là où nous l'attendons. Le Seigneur est généreux et il viendra aussitôt !

Que Dieu vous bénisse.

Les guérisons 9. Bartimée « Confiance, lève-toi ; il t'appelle. » (Mc 10,49

11 juin 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

Avec cette catéchèse, je voudrais porter notre regard sur un autre aspect essentiel de la vie de Jésus, à savoir ses guérisons. Pour cela je vous invite à présenter au Cœur du Christ vos douleurs et vos fragilités, ces aspects de votre vie où vous vous sentez bloqués et immobilisés. Demandons avec confiance au Seigneur d'entendre notre cri et de nous guérir !

Le personnage qui nous accompagne dans cette réflexion nous aide à comprendre qu'il ne faut jamais abandonner l'espérance, même lorsque nous nous sentons perdus. Il s'agit de Bartimée, un aveugle et mendiant que Jésus rencontra à Jéricho (cf. Mc 10, 40-52). Le lieu est significatif : Jésus se rend à Jérusalem, mais il commence son voyage, pour ainsi dire, depuis les "enfes" de Jéricho, ville située en-dessous du niveau de la mer. Jésus, en effet par sa mort, est allé chercher cet Adam qui est tombé et qui représente chacun de nous.

Bartimée signifie “fils de Timée” : il décrit cet homme à travers une relation, malgré cela celui-ci est dramatiquement seul. Ce nom pourrait toutefois aussi signifier “fils de l'honneur” ou “de l'admiration”, exactement le contraire de la situation dans laquelle il se trouve [*C'est également l'interprétation donnée par Augustin dans L'accord entre les Évangiles, 2, 65, 125 : PL 34, 1138.*]. Et comme le nom est aussi important dans la culture hébraïque, cela signifie que Bartimée ne parvient pas à vivre ce qu'il est appelé à être.

A la différence ensuite du grand mouvement de la foule marchant à la suite de Jésus, Bartimée est immobile. L'évangéliste dit qu'il est assis au bord de la route, il a donc besoin de quelqu'un qui le remette debout et l'aide à reprendre le chemin.

Que pouvons-nous faire lorsque nous nous trouvons dans une situation qui semble sans issue ? Bartimée nous enseigne à faire appel aux ressources que nous portons en nous et qui font partie de nous. Il est mendiant, il sait demander, il sait même crier ! Si tu désires vraiment quelque chose, fais tout pour l'obtenir, même si les autres te réprimandent, t'humilient et te disent de laisser tomber. Si tu le désires vraiment, continue à crier !

Le cri de Bartimée, rapporté dans l'Évangile de Marc – « Fils de David, Jésus, aie pitié de moi ! » (v. 47) – est devenu une prière très connue dans la tradition orientale, que nous pouvons également utiliser : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur ».

Bartimée est aveugle, mais paradoxalement, il voit mieux que les autres et reconnaît qui est Jésus ! Devant son cri, Jésus s'arrête et le fait appeler (cf. v. 49), car il n'y a aucun cri que Dieu n'entende, même lorsque nous ne sommes pas conscients de nous adresser à lui (cf. Ex 2, 23). Il semble étrange que, devant un aveugle, Jésus ne se rende pas immédiatement auprès de lui ; mais, si nous y réfléchissons bien, c'est la manière pour réactiver la vie de Bartimée : il le pousse à se relever, fait foi en sa capacité de marcher. Cet homme peut se remettre debout, il peut ressusciter de sa situation de mort. Mais pour cela, il doit accomplir un geste très significatif : il doit jeter son manteau (cf. v. 50) !

Pour un mendiant, le manteau est tout : c'est la sécurité, c'est la maison, c'est la défense qui le protège. Même la loi protégeait le manteau du mendiant et imposait de le lui rendre le soir, s'il avait été pris en gage (cf. Ex 22, 25). Et pourtant, bien souvent, ce qui nous bloque, ce sont précisément nos apparentes sécurités, ce que nous avons mis sur nous pour nous défendre et qui, au contraire, nous empêche de marcher. Pour aller vers Jésus et se laisser guérir, Bartimée doit s'exposer à Lui dans toute sa vulnérabilité. C'est le passage fondamental de tout cheminement vers la guérison.

La question que Jésus lui pose semble également étrange : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » (v. 51). Mais, en réalité, il n'est pas évident que nous voulions guérir de nos maladies, parfois nous préférons rester immobiles pour ne pas assumer nos responsabilités. La réponse de Bartimée est profonde : il utilise le verbe *anablepein*, qui peut signifier « voir à nouveau », mais que nous pourrions également traduire par « lever le regard ». En effet, Bartimée ne veut pas seulement recouvrer la vue, il veut aussi retrouver sa dignité ! Pour lever le regard, il faut relever la tête. Parfois, les gens sont bloqués parce que la vie les a humiliés et ils ne souhaitent que retrouver leur propre valeur.

Ce qui sauve Bartimée, et chacun de nous, c'est la foi. Jésus nous guérit pour que nous puissions devenir libres. Il n'invite pas Bartimée à le suivre, mais lui dit d'aller, de se remettre

en chemin (cf. v. 52). Marc conclut cependant le récit en rapportant que Bartimée se mit à suivre Jésus : il a librement choisi de suivre celui qui est le Chemin !

Chers frères et sœurs, portons avec confiance devant Jésus nos maladies, ainsi que celles de nos proches, portons aussi la souffrance de ceux qui se sentent perdus et ne trouvent pas d'issue. Crions aussi pour eux, et soyons certains que le Seigneur nous écoutera et se penchera sur nous.

Que Dieu vous bénisse avec vos familles.

Les guérisons 10. La guérison du Paralytique. « Jésus, le voyant couché là, et apprenant qu'il était dans cet état depuis longtemps, lui dit : "Veux-tu être guéri ?" » (Jn 5,6)

18 juin 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous continuons à contempler Jésus qui guérit. De manière particulière, aujourd'hui, je voudrais vous inviter à réfléchir aux situations dans lesquelles nous nous sentons "bloqués" et dans l'impasse. Parfois, il nous semble qu'il est inutile de continuer à espérer ; nous nous résignons et ne voulons plus lutter. Cette situation est décrite dans les Évangiles par l'image de la paralysie. C'est pourquoi je voudrais m'arrêter aujourd'hui sur la guérison d'un paralytique, racontée dans le cinquième chapitre de l'Évangile de Saint Jean (5,1-9).

Jésus se rend à Jérusalem pour une fête juive. Il ne se rend pas directement au Temple, mais s'arrête à une porte où probablement on lavait les moutons qui étaient ensuite offerts en sacrifice. Près de cette porte, il y avait aussi beaucoup de malades qui, à la différence des brebis, étaient exclus du Temple car considérés comme impurs ! C'est alors Jésus lui-même qui les rejoint dans leur douleur. Ces personnes espéraient un prodige capable de changer leur destin ; en effet, à côté de la porte se trouvait une piscine dont les eaux étaient considérées comme thaumaturgiques, c'est-à-dire capables de guérir : à certains moments, l'eau s'agitait et, selon la croyance de l'époque, celui qui y plongeait en premier était guéri.

Une sorte de "guerre des pauvres" était ainsi créée : nous pouvons imaginer la triste scène de ces malades se traînant péniblement pour entrer dans la piscine. Cette piscine s'appelait Betzatha, ce qui signifie "maison de la miséricorde" : elle pourrait être une image de l'Église, où les malades et les pauvres se rassemblent et où le Seigneur vient pour guérir et donner l'espérance.

Jésus s'adresse spécifiquement à un homme paralysé depuis trente-huit ans. Il est maintenant résigné, parce qu'il ne parvient jamais à s'immerger dans la piscine, lorsque l'eau devient agitée (cf. v. 7). En effet, ce qui nous paralyse, bien souvent, c'est précisément la déception. Nous nous sentons découragés et risquons de tomber dans l'apathie.

Jésus fait à ce paralytique une demande qui peut sembler superflue : « Veux-tu être guéri ? » (v. 6). C'est au contraire une demande nécessaire, car lorsqu'on est bloqué depuis tant d'années, même la volonté de guérir peut faire défaut. Parfois, nous préférons rester dans l'état de malade, obligeant les autres à s'occuper de nous. C'est parfois aussi une excuse pour ne pas décider quoi faire de notre vie. Jésus renvoie en revanche cet homme à son désir le plus vrai et le plus profond.

Cet homme répond en effet de manière plus articulée à la question de Jésus, révélant sa conception de la vie. Il dit tout d'abord qu'il n'a personne pour le plonger dans la piscine : la faute n'est donc pas la sienne, mais celle des autres qui ne prennent pas soin de lui. Cette attitude devient un prétexte pour éviter d'assumer ses propres responsabilités. Mais est-ce bien vrai qu'il n'avait personne pour l'aider ? Voici la réponse éclairante de saint Augustin : « Oui, pour être guéri, il avait absolument besoin d'un homme, mais d'un homme qui fut aussi Dieu. [...] L'homme qu'il fallait est donc venu, pourquoi retarder encore la guérison ? » [*Homélie 17,7*]

Le paralytique ajoute ensuite que lorsqu'il essaie de plonger dans la piscine, il y a toujours quelqu'un qui arrive avant lui. Cet homme exprime une vision fataliste de la vie. Nous pensons que les choses nous arrivent parce que nous n'avons pas de chance, parce que le destin est contre nous. Cet homme est découragé. Il se sent vaincu dans le combat de la vie.

Jésus en revanche l'aide à découvrir que sa vie est aussi entre ses mains. Il l'invite à se lever, à sortir de sa situation chronique et à prendre son brancard (cf. v. 8). Ce brancard n'est pas à laisser ou à jeter : il représente sa maladie passée, il est son histoire. Jusqu'à présent, le passé l'a bloqué, il l'a obligé à rester couché comme un mort. Maintenant, c'est lui qui peut prendre ce brancard et le porter où il veut : il peut décider ce qu'il veut faire de son histoire ! Il s'agit de marcher, en s'assurant la responsabilité de choisir la route à suivre. Et cela grâce à Jésus !

Chers frères et sœurs, demandons au Seigneur le don de comprendre où notre vie est bloquée. Essayons d'exprimer notre désir de guérison. Et prions pour tous ceux qui se sentent paralysés, qui ne voient pas d'issue. Demandons à retourner habiter dans le cœur du Christ, qui est la véritable maison de la miséricorde !

Que Dieu vous bénisse !

Les guérisons 11. La femme hémorroïsse et la fille de Jaire. « Ne crains pas, crois seulement. » (Mc 5,36)

25 juin 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui encore, nous méditons sur les guérisons de Jésus comme signe d'espérance. En Lui, il y a une force que nous aussi nous pouvons expérimenter lorsque nous entrons en relation avec Sa Personne.

Une maladie très répandue à notre époque est le mal de vivre : la réalité nous semble trop complexe, lourde, difficile à affronter. Et alors nous nous éteignons, nous nous endormons, avec l'illusion qu'au réveil, les choses seront différentes. Mais la réalité doit être affrontée et, avec Jésus, nous pouvons bien le faire. Parfois, nous nous sentons bloqués par le jugement de ceux qui prétendent mettre des étiquettes sur les autres.

Il me semble que ces situations se retrouvent dans un passage de l'Évangile de Marc, où deux histoires s'entremêlent : celle d'une fillette de douze ans, malade dans son lit et à l'article de la mort ; et celle d'une femme, qui saigne depuis douze ans et cherche Jésus pour être guérie (cf. Mc 5, 21-43).

Entre ces deux figures féminines, l'Évangéliste place le personnage du père de la jeune fille : il ne reste pas à la maison pour se plaindre de la maladie de sa fille, mais il sort et demande de l'aide. Bien qu'il soit le chef de la synagogue, il n'exige rien en raison de sa position sociale. Lorsqu'il faut attendre, il ne perd pas patience et attend. Et quand on vient lui dire que sa fille est morte et qu'il est inutile de déranger le Maître, il continue à avoir foi et à espérer.

La conversation de ce père avec Jésus est interrompue par la femme hémorroïsse, qui réussit à s'approcher de Jésus et à toucher son manteau (v. 27). Cette femme, avec beaucoup de courage, a pris la décision qui a changé sa vie : tout le monde lui disait de rester à distance, de ne pas se faire voir. Ils l'avaient condamnée à rester cachée et isolée. Parfois, nous aussi, nous sommes victimes du jugement des autres, qui prétendent nous revêtir d'un habit qui n'est pas le nôtre. Et alors, nous sommes malades et nous ne réussissons pas à en sortir.

Cette femme prend le chemin du salut quand germe en elle la foi que Jésus peut la guérir : elle trouve alors la force de sortir et d'aller à sa recherche. Elle veut arriver au moins à toucher son vêtement.

Il y avait une grande foule autour de Jésus, tant de gens le touchaient, mais rien ne leur arrivait. Au contraire, lorsque cette femme touche Jésus, elle est guérie. Où se trouve la différence ? Commentant ce point du texte, Saint Augustin dit - au nom de Jésus - : « Les foules se pressent autour de moi, mais la foi me touche » (Sermon 243, 2, 2). C'est ainsi : chaque fois que nous faisons un acte de foi adressé à Jésus, un contact s'établit avec Lui et immédiatement jaillit de Lui sa grâce. Parfois, nous ne nous en rendons pas compte, mais d'une manière secrète et réelle, la grâce nous atteint et, de l'intérieur, transforme lentement la vie.

Peut-être qu'aujourd'hui encore, beaucoup de gens s'approchent de Jésus de manière superficielle, sans vraiment croire en sa puissance. Nous piétons la superficie de nos églises, mais le cœur est peut-être ailleurs ! Cette femme, silencieuse et anonyme, surmonte ses peurs en touchant le cœur de Jésus avec ses mains considérées comme impures à cause de sa maladie. Et immédiatement, elle se sent guérie. Jésus lui dit : « Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix » (Mc 5,34).

Pendant ce temps, on apporte au père la nouvelle de la mort de sa fille. Jésus lui dit : « Ne crains pas, crois seulement. » (v. 36). Il se rend ensuite dans sa maison et, voyant que tout le monde pleure et crie, il dit : « L'enfant n'est pas morte, elle dort » (v. 39). Il entre alors dans la chambre où était couchée la jeune fille, la prend par la main et lui dit : « *Talità kum* », "Jeune fille, lève-toi". La jeune fille se lève et se met à marcher (cf. v. 41-42). Ce geste de Jésus nous montre qu'il ne guérit pas seulement de toute maladie, mais qu'il réveille aussi de la mort. Pour Dieu, qui est Vie éternelle, la mort du corps est comme un sommeil. La vraie mort est celle de l'âme : c'est d'elle que nous devons avoir peur !

Un dernier détail : Jésus, après avoir ressuscité l'enfant, dit aux parents de lui donner à manger (cf. v. 43). Voilà un autre signe très concret de la proximité de Jésus avec notre humanité. Mais nous pouvons aussi le comprendre dans un sens plus profond et nous demander : lorsque nos enfants sont en crise et ont besoin d'une nourriture spirituelle, savons-nous la leur donner ? Et comment pouvons-nous le faire si nous ne nous nourrissons pas nous-mêmes de l'Évangile ?

Chers frères et sœurs, dans la vie, il y a des moments de déception et de découragement, et il y a même l'expérience de la mort. Apprenons de cette femme, de ce père : allons à Jésus : Lui il peut nous guérir, il peut nous faire renaître. Jésus est notre espérance !

Que Dieu vous bénisse !

Les guérisons 12. Le sourd-muet. Extrêmement frappés, ils disaient : « Il a bien fait toutes choses : il fait entendre les sourds et parler les muets. » (Mc 7,37)

30 juillet 2025

Chers frères et sœurs,

Avec cette catéchèse, nous terminons notre parcours sur la vie publique de Jésus, faite de rencontres, de paraboles et de guérisons.

Notre époque a aussi besoin de guérison. Notre monde est traversé par un climat de violence et de haine qui porte atteinte à la dignité humaine. Nous vivons dans une société qui tombe malade à cause d'une « boulimie » des connexions des réseaux sociaux : nous sommes hyperconnectés, bombardés d'images, parfois même fausses ou déformées. Nous sommes submergés par de multiples messages qui suscitent en nous une tempête d'émotions contradictoires.

Dans ce contexte, il est possible que nous ayons envie de tout éteindre. Nous pouvons en arriver à préférer ne plus rien entendre. Même nos paroles risquent d'être mal interprétées et nous pouvons être tentés de nous enfermer dans le silence, dans une incommunicabilité où, même si nous sommes proches, nous ne parvenons plus à nous dire les choses les plus simples et les plus profondes.

À ce propos, je voudrais m'arrêter aujourd'hui sur un passage de l'Évangile de Marc qui nous présente un homme qui ne parle pas et n'entend pas (cf. Mc 7, 31-37). Tout comme cela pourrait nous arriver aujourd'hui, cet homme a peut-être décidé de ne plus parler parce qu'il ne se sentait pas compris, et de devenir muet parce qu'il était resté déçu et blessé par ce qu'il avait entendu. En effet, ce n'est pas lui qui va vers Jésus pour être guéri, mais il est amené par d'autres personnes. On pourrait penser que ceux qui le conduisent vers le Maître sont ceux qui sont préoccupés par son isolement. La communauté chrétienne a également vu dans ces personnes l'image de l'Église, qui accompagne chaque personne vers Jésus afin qu'il écoute sa parole. L'épisode se déroule dans un territoire païen, nous sommes donc dans un contexte où d'autres voix tendent à couvrir la voix de Dieu.

Le comportement de Jésus peut sembler étrange au premier abord, car il prend cette personne avec lui et l'emmène à l'écart (v. 33a). Il semble ainsi accentuer son isolement, mais à y regarder de plus près, cela nous aide à comprendre ce qui se cache derrière le silence et la fermeture de cet homme, comme s'il avait compris son besoin d'intimité et de proximité.

Jésus lui offre tout d'abord une proximité silencieuse, à travers des gestes qui expriment une rencontre profonde : il touche les oreilles et la langue de cet homme (cf. v. 33b). Jésus n'utilise pas beaucoup de mots, il dit la seule chose qui lui est nécessaire à ce moment-là : « Ouvre-toi ! » (v. 34). Marc rapporte le mot en araméen, *effatà*, presque pour nous en faire ressentir “en direct” le son et le souffle. Ce mot, simple et magnifique, contient l'invitation que Jésus adresse à cet

homme qui a cessé d'écouter et de parler. C'est comme si Jésus lui disait : « Ouvre-toi à ce monde qui t'effraie ! Ouvre-toi aux relations qui t'ont déçu ! Ouvre-toi à la vie que tu as renoncé à affronter ! ». Se fermer n'est en effet jamais une solution.

Après sa rencontre avec Jésus, cette personne non seulement recommence à parler, mais elle le fait « correctement » (v. 35). Cet adverbe inséré par l'évangéliste semble vouloir nous en dire davantage sur les raisons de son silence. Peut-être cet homme avait-il cessé de parler parce qu'il avait l'impression de mal s'exprimer, peut-être ne se sentait-il pas à la hauteur. Tous, nous faisons l'expérience d'être mal compris et de ne pas nous sentir compris. Nous avons tous besoin de demander au Seigneur de guérir notre façon de communiquer, non seulement pour être plus efficaces, mais aussi pour éviter de blesser les autres avec nos paroles.

Reprendre correctement la parole est le début d'un cheminement, ce n'est pas encore le point d'arrivée. En effet, Jésus interdit à cet homme de raconter ce qui lui est arrivé (cf. v. 36). Pour vraiment connaître Jésus, il faut accomplir un cheminement, il faut rester avec Lui et passer aussi par sa Passion. Quand nous l'aurons vu humilié et souffrant, quand nous aurons fait l'expérience de la puissance salvifique de sa Croix, alors nous pourrons dire que nous l'avons vraiment connu. Pour devenir disciples de Jésus, il n'y a pas de raccourcis.

Chers frères et sœurs, demandons au Seigneur de nous apprendre à communiquer de manière honnête et prudente. Prions pour tous ceux qui ont été blessés par les paroles des autres. Prions pour l'Église, afin qu'elle ne renonce jamais à sa mission d'amener les gens à Jésus, afin qu'ils puissent écouter sa Parole, en être guéris et devenir à leur tour porteurs de son message de salut.

* * *

Je salue cordialement les pèlerins de langue française, en particulier les jeunes qui participent au Jubilé et je souhaite que ces journées jubilaires puissent transmettre au monde un message d'espérance, de paix et d'amour.

Que Dieu vous bénisse !

Audiences jubilaires

Espérer, c'est recommencer – Jean le Baptiste (Pape François)

11 janvier 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

Beaucoup d'entre vous sont ici à Rome en tant que «pèlerins d'espérance». Nous commençons ce matin les audiences jubilaires du samedi, dont l'objectif est d'accueillir et embrasser tous ceux qui viennent des quatre coins du monde pour chercher un nouveau départ. Le Jubilé, en effet, est un nouveau commencement, la possibilité pour chacun de recommencer à partir de Dieu. Avec le Jubilé, on commence une nouvelle vie, une nouvelle étape.

Durant ces samedis, je voudrais souligner, progressivement, quelques aspects de l'espérance. C'est une vertu théologale. Et en latin, *virtus* signifie «force». L'espérance est une force qui vient de Dieu. L'espérance n'est pas une habitude ou un trait de caractère — que l'on a ou que l'on n'a pas — mais une force que l'on demande. C'est pourquoi nous nous faisons pèlerins : nous venons demander un don, pour recommencer sur le chemin de la vie.

Nous sommes sur le point de célébrer la fête du baptême de Jésus, et cela nous fait penser à *ce grand prophète de l'espérance* que fut *Jean le Baptiste*. Jésus a dit quelque chose de merveilleux à son sujet: qu'il est le plus grand parmi ceux qui sont nés de femmes (cf. Lc 7, 28). Nous comprenons alors pourquoi autant de personnes ont accouru vers lui, aspirant à un nouveau commencement, avec le désir de recommencer. Et le Jubilé nous aide en cela. Le Baptiste est apparu vraiment grand, est apparu crédible dans sa personnalité. De même que nous traversons aujourd'hui la Porte Sainte, Jean nous propose de traverser le Jourdain et d'entrer dans la Terre Promise, comme ce fut le cas pour Josué la première fois. Recommencer, recevoir la terre à nouveau, comme la première fois. Sœurs et frères, telle est la parole : *recommencer*. Mettons-nous cela en tête et disons tous ensemble : «recommencer». Disons-le ensemble : recommencer ! [tout le monde répète plusieurs fois] Voilà, n'oubliez pas cela: recommencer.

Mais Jésus, immédiatement après ce grand compliment, ajoute quelque chose qui nous fait réfléchir : « Je vous le dis: de plus grand que Jean parmi les enfants des femmes, il n'y en a pas; et cependant le plus petit dans le Royaume de Dieu est plus grand que lui» (v. 28). L'espérance, frères et sœurs, est tout entière dans ce saut qualitatif. Elle ne dépend pas de nous, mais du Royaume de Dieu. Voici la surprise : accueillir le Royaume de Dieu nous fait entrer dans un nouvel ordre de grandeur. C'est ce dont notre monde, nous tous, avons besoin ! Et nous, que devons-nous faire? [Tous: «recommencer!»] n'oubliez pas cela

Lorsque Jésus prononce ces paroles, le Baptiste est en prison, plein de questions. Nous aussi, au cours de notre pèlerinage nous avons beaucoup de questions, parce qu'il y a beaucoup d'«Hérode» qui s'opposent encore au Royaume de Dieu. Mais Jésus nous montre le nouveau chemin, le nouveau chemin des Béatitudes, qui sont la loi surprenante de l'Évangile. Nous nous demandons alors : ai-je au fond de moi un réel désir de recommencer ? Réfléchissez-y, chacun de vous : au fond de moi, ai-je envie de recommencer ? Ai-je le désir d'apprendre de Jésus qui est vraiment grand ? Le plus petit, dans le Royaume de Dieu, est grand. Car nous devons... [Tous: «recommencer !»].

De Jean le Baptiste, alors, apprenons à y croire à nouveau. L'espérance pour notre maison commune — cette Terre si abusée et blessée qui est la nôtre — et l'espérance pour tous les êtres humains réside dans la différence de Dieu. Sa grandeur est différente. Et nous, nous repartons de cette originalité de Dieu, qui a brillé en Jésus et qui nous engage maintenant à servir, à aimer fraternellement, à nous reconnaître petits. Et à voir les petits, les écouter et être leur voix. Voici le nouveau commencement, tel est notre jubilé ! Et donc nous, nous devons... [Tous : «recommencer!»]. Merci.

Espérer, c'est se retourner – Marie Madeleine (Pape François)

1^{er} février 2025

Le Jubilé est pour les personnes et pour la Terre un nouveau départ ; c'est un temps où tout doit être repensé dans le cadre du rêve de Dieu. Et nous savons que le mot *conversion* signifie *changement de direction*. Tout peut enfin être vu d'une autre perspective et nos pas se dirigent donc aussi vers de nouvelles destinations. C'est ainsi que naît l'espérance qui ne déçoit jamais. La Bible en parle de multiples façons. Et pour nous aussi, l'expérience de la foi a été stimulée par des rencontres avec des personnes qui ont su changer de vie et qui sont pour ainsi dire entrées dans les rêves de Dieu. En effet, même s'il y a beaucoup de mal dans le monde, nous pouvons distinguer ceux qui sont différents : leur grandeur, qui coïncide souvent avec la petitesse, nous conquiert.

Dans les Évangiles, la figure de Marie-Madeleine se distingue de toutes les autres pour cette raison. Jésus l'a guérie avec miséricorde (cf. Lc 8, 2) et elle a été transformée. Sœurs et frères, la miséricorde change, change le cœur. Et Marie-Madeleine, la miséricorde l'a ramenée dans les rêves de Dieu et a donné de nouvelles destinations à son chemin.

L'Évangile de Jean raconte sa rencontre avec Jésus Ressuscité d'une manière qui fait réfléchir. Il est répété à plusieurs reprises que Marie s'est retournée. L'évangéliste choisit bien ses mots ! En larmes, Marie regarde d'abord à l'intérieur du tombeau, puis se retourne : le Ressuscité n'est pas du côté de la mort, mais du côté de la vie. Il peut être confondu avec l'une des personnes que nous rencontrons chaque jour. Puis, lorsqu'elle entend prononcer son propre nom, l'Évangile dit que Marie se retourne à nouveau. C'est ainsi que son espérance grandit : elle regarde maintenant le tombeau, mais pas comme avant. Elle peut sécher ses larmes, car elle a entendu son propre nom : seul son Maître le prononce ainsi. L'ancien monde semble encore être là, mais il n'est plus. Quand nous sentons que l'Esprit Saint agit dans notre cœur et quand nous sentons que le Seigneur nous appelle, savons-nous distinguer la voix du Maître ?

Chers frères et sœurs, de Marie Madeleine, que la tradition appelle « l'apôtre des apôtres », nous apprenons l'espérance. On entre dans le monde *nouveau en se convertissant plus d'une fois*. Notre cheminement est une invitation constante à changer de perspective. Le Ressuscité nous fait entrer dans son monde, pas à pas, à condition que nous ne prétendions pas tout savoir.

Posons-nous la question aujourd'hui : est-ce que je sais me *retourner* et regarder les choses différemment, avec un regard différent ? Ai-je le désir de me convertir ?

Un ego trop confiant et trop orgueilleux nous empêche de reconnaître Jésus ressuscité : aujourd'hui encore, son apparence est celle des gens ordinaires qui restent facilement derrière

nous. Même quand nous pleurons et désespérons, nous le laissons derrière nous. Au lieu de regarder dans les ténèbres du passé, dans le vide d'un tombeau, nous apprenons de Marie Madeleine à nous tourner vers la vie. C'est là que notre Maître nous attend. C'est là que notre nom est prononcé. Car dans la vie réelle, il y a une place pour nous, toujours et partout. Il y a une place pour toi, pour moi, pour chacun. Personne ne peut la prendre, car elle nous a toujours été destinée. C'est moche, comme on le dit vulgairement, c'est moche de laisser la chaise vide. Cette place est pour moi, si je n'y vais pas... Chacun peut dire : j'ai une place, je suis une mission ! Pensez à cela : quelle est ma place ? Quelle est la mission que le Seigneur me donne ? Que cette pensée nous aide à avoir une attitude courageuse dans la vie. Merci.

Espérer c'est relier – Saint Irénée de Lyon (Pape Léon XIV)

14 juin 2025

Chers frères et sœurs,

les audiences jubilaires spéciales, que le Pape François avait commencées [au mois de janvier](#), en proposant chaque fois un aspect particulier de la vertu théologique de l'espérance et une figure spirituelle qui en est le témoin, reprennent ce matin. Continuons donc le chemin entrepris, comme pèlerins d'espérance !

L'espérance transmise par les apôtres depuis le début nous rassemble. Les apôtres ont vu en Jésus la terre qui se lie au ciel: avec les yeux, les oreilles, les mains, ils ont accueilli le Verbe de la vie. Le Jubilé est une porte ouverte sur ce mystère. L'année jubilaire relie plus radicalement le monde de Dieu au nôtre. Elle nous invite à prendre au sérieux ce que nous prions chaque jour : «Sur la terre comme au ciel». Telle est notre espérance. Voici l'aspect que nous voulons approfondir aujourd'hui : espérer, c'est relier.

Un des plus grands théologiens chrétiens, l'évêque Irénée de Lyon, nous aidera à reconnaître combien cette espérance est belle et actuelle. Irénée est né en Asie mineure et s'est formé parmi ceux qui avaient connu directement les apôtres. Il est ensuite venu en Europe, car une communauté de chrétiens provenant de ses terres s'était déjà formée à Lyon. Comme cela nous fait du bien de le rappeler ici, à Rome, en Europe ! L'Évangile a été apporté sur ce continent de l'extérieur. Et aujourd'hui encore, les communautés de migrants sont des présences qui ravivent la foi dans les pays qui les accueillent. L'Évangile vient de l'extérieur. Irénée relie l'Orient et l'Occident. Cela est déjà un signe d'espérance, car cela nous rappelle que les peuples continuent de s'enrichir mutuellement.

Irénée, cependant, possède un trésor encore plus grand à nous donner. Les clivages doctrinaux qu'il rencontra au sein de la communauté chrétienne, les conflits internes et les persécutions extérieures ne l'ont pas découragé. Au contraire, dans un monde en morceaux, il a appris à mieux penser, portant toujours plus profondément son attention sur Jésus. Il est devenu un chantre de sa personne, même de sa chair. Il a reconnu, en effet, qu'en Lui, ce qui nous semble opposé se recompose en unité. Jésus n'est pas un mur qui sépare, mais une porte qui nous unit. Il faut rester en lui et distinguer la réalité des idéologies.

Chers frères et sœurs, aujourd'hui aussi les idées peuvent dégénérer et les paroles peuvent tuer. Le chair, au contraire, est ce dont nous sommes tous faits ; c'est ce qui nous lie à la terre et aux autres créatures. La chair de Jésus doit être accueillie et contemplée dans chaque frère

et sœur, dans chaque créature. Écoutons le cri de la chair, sentons-nous appelés par la douleur d'autrui. Le commandement que nous avons reçu depuis le début est celui d'un amour réciproque. Il est inscrit dans notre chair, avant d'être écrit dans les lois.

Irénée, maître d'unité, nous enseigne à ne pas opposer, mais à relier. Il y a une intelligence non pas là où l'on sépare, mais là où l'on unit. Distinguer est utile, diviser jamais. Jésus est la vie éternelle parmi nous : il rassemble les opposés et rend la communion possible.

Nous sommes pèlerins d'espérance, car parmi les personnes, les peuples et les créatures, il faut quelqu'un qui décide d'agir envers la communion. D'autres nous suivront. Comme Irénée à Lyon au II^e siècle, ainsi que dans chacune de nos villes, recommençons à construire des ponts là où aujourd'hui il y a des murs. Ouvrons des portes, relierons les mondes et il y aura de l'espérance.

Que Dieu vous bénisse !

2. Les plus aimés du Père. (pape François)

(1)

8 janvier 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

Je voudrais dédier cette catéchèse et la suivante aux enfants et réfléchir sur le fléau du travail des enfants.

Aujourd'hui nous savons regarder vers Mars ou les mondes virtuels, mais nous avons du mal à regarder dans les yeux un enfant qui a été laissé en marge et qui est exploité et abusé. Le siècle qui génère l'intelligence artificielle et conçoit des existences multi-planétaires n'a pas encore pris la mesure du fléau de l'enfance humiliée, exploitée et mortellement blessée. Pensons à cela.

Tout d'abord, nous nous demandons : quel message l'Écriture Sainte nous donne-t-elle sur les enfants ? Il est curieux de constater que le mot qui revient le plus dans l'Ancien Testament, après le nom divin de *Jahvé* est le mot *ben*, c'est-à-dire "fils" : près de cinq mille fois. « Des fils (ben), voilà ce que donne le Seigneur, des enfants, la récompense qu'il accorde » (Ps 127, 3). Les enfants sont un don de Dieu. Malheureusement, ce don n'est pas toujours accueilli avec respect. La Bible elle-même nous emmène dans les rues de l'histoire où résonnent les chants de joie, mais aussi les cris des victimes. Par exemple, dans le livre des Lamentations, nous lisons : « La langue du nourrisson assoiffé colle à son palais ; les petits enfants réclament du pain, mais nul ne leur en donne » (4,4) ; et le prophète Nahum, rappelant ce qui s'est passé dans les anciennes villes de Thèbes et de Ninive, écrit : « ses petits enfants eux-mêmes ont été massacrés à tous les carrefours » (3,10). Pensons au nombre d'enfants qui, aujourd'hui, meurent de faim et de misère, ou qui sont déchiétés par les bombes.

Même sur Jésus nouveau-né, la tempête de la violence d'Hérode éclate immédiatement, massacrant les enfants de Bethléem. Un drame profond qui se répète sous d'autres formes dans l'histoire. Et voici pour Jésus et ses parents, le cauchemar de devenir des réfugiés dans un pays

étranger, comme cela arrive aujourd'hui à tant de personnes (cf. Mt 2,13-18) à tant d'enfants. Après la tempête, Jésus grandit dans un village jamais mentionné dans l'Ancien Testament, Nazareth ; il apprend le métier de charpentier de son père légal, Joseph (cf. Mc 6,3 ; Mt 13,55). C'est ainsi que « l'enfant, lui, grandissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui » (Lc 2,40).

Dans sa vie publique, Jésus prêchait dans les villages avec ses disciples. Un jour, des mères s'approchèrent de lui et lui présentèrent leurs enfants pour qu'il les bénisse, mais les disciples les réprimandèrent. Alors Jésus, rompant avec la tradition qui ne considérait l'enfant que comme un objet passif, appelle les disciples et dit : « Laissez les enfants venir à moi, et ne les empêchez pas, car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent ». Il désigne ainsi les petits comme un modèle pour les adultes. Et il ajoute solennellement : « Amen, je vous le dis : celui qui n'accueille pas le royaume de Dieu à la manière d'un enfant n'y entrera pas » (Lc 18,16-17).

Dans un passage similaire, Jésus appelle un enfant, le place au milieu des disciples et dit : « Amen, je vous le dis : si vous ne changez pas pour devenir comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux » (Mt 18,3). Puis il avertit : « Celui qui est un scandale, une occasion de chute, pour un seul de ces petits qui croient en moi, il est préférable pour lui qu'on lui accroche au cou une de ces meules que tournent les ânes, et qu'il soit englouti en pleine mer » (Mt 18, 6).

Frères et sœurs, les disciples de Jésus-Christ ne devraient jamais permettre que les enfants soient négligés ou maltraités, qu'ils soient privés de leurs droits, qu'ils ne soient pas aimés et protégés. Les chrétiens ont le devoir de prévenir sérieusement et de condamner fermement la violence ou les abus à l'encontre des enfants.

Aujourd'hui encore, en particulier, trop d'enfants sont contraints de travailler. Mais un enfant qui ne sourit pas, un enfant qui ne rêve pas ne pourra pas connaître et faire éclore ses talents. Partout dans le monde, il y a des enfants exploités par une économie qui ne respecte pas la vie ; une économie qui, ce faisant, brûle notre plus grande réserve d'espoir et d'amour. Mais les enfants occupent une place particulière dans le cœur de Dieu, et quiconque fait du mal à un enfant devra Lui en rendre compte.

Chers frères et sœurs, celui qui se reconnaît enfant de Dieu, et en particulier celui qui est envoyé pour porter aux autres la bonne nouvelle de l'Évangile, ne peut rester indifférent ; il ne peut accepter que les petites sœurs et les petits frères, au lieu d'être aimés et protégés, soient privés de leur enfance, de leurs rêves, victimes de l'exploitation et de la marginalisation.

Demandons au Seigneur de nous ouvrir l'esprit et le cœur au soin et à la tendresse, afin que chaque enfant grandisse en âge, en sagesse et en grâce (cf. Lc 2,52), en recevant et en donnant de l'amour. Je vous remercie !

(2)

15 janvier 2025

Chers frères et sœurs, bonjour !

Au cours de l'audience précédente, nous avons parlé des enfants, et aujourd'hui aussi, nous allons parler des enfants. La semaine dernière, nous nous sommes arrêtés sur le fait que, dans son œuvre, Jésus a parlé à plusieurs reprises de l'importance de protéger, d'accueillir et d'aimer les plus petits.

Pourtant, aujourd'hui encore dans le monde, des centaines de millions de mineurs, bien que n'ayant pas l'âge minimum pour faire face aux obligations de l'âge adulte, sont contraints de travailler, et beaucoup d'entre eux sont exposés à des travaux particulièrement dangereux. Sans parler des garçons et des filles qui sont esclaves de la traite à des fins de prostitution ou de pornographie, et des mariages forcés. Et cela est un peu amer. Dans nos sociétés, il existe malheureusement de nombreuses façons dont les enfants sont victimes d'abus et de mauvais traitements. L'abus sur les mineurs, quelle qu'en soit la nature, est un acte méprisable, est un acte atroce. Ce n'est pas seulement un fléau pour la société, non, c'est un crime ! C'est une très grave violation des commandements de Dieu. Aucun enfant ne devrait subir d'abus. Un seul cas est déjà trop. Il est donc nécessaire d'éveiller nos consciences, de pratiquer la proximité et la solidarité concrète envers les enfants et les jeunes victimes d'abus, et dans le même temps, instaurer une confiance et des synergies entre ceux qui s'engagent à leur offrir des opportunités et des lieux sûrs dans lesquels grandir sereinement. Je connais un pays d'Amérique latine, où pousse un fruit spécial, très spécial, qui s'appelle arandano [une sorte de myrtille]. Pour récolter l'arandano, il faut des mains délicates et on fait faire ce travail aux enfants, on en fait des esclaves pour la récolte.

Les formes de pauvreté généralisée, le manque d'outils sociaux pour soutenir les familles, la marginalité qui s'est accrue ces dernières années avec le chômage et la précarité du travail, sont des facteurs qui font peser sur les plus jeunes le prix le plus élevé à payer. Dans les métropoles, où la fracture sociale et le délabrement moral sont le plus «sévères», des enfants se livrent au trafic de drogue et aux activités illicites les plus diverses. Combien de ces enfants avons-nous vu tomber en victimes sacrificielles ! Parfois, de façon tragique, ils sont amenés à devenir les «bourreaux» d'autres camarades, en plus de porter atteinte à eux-mêmes, à leur dignité et à leur humanité. Et pourtant, lorsque dans la rue, dans le quartier de la paroisse, ces vies perdues s'offrent à notre regard, nous détournons souvent notre regard.

Il existe un cas également dans mon pays, un garçon appelé Loan a été enlevé et on ne sait pas où il est. Et l'une des hypothèses est qu'il a été envoyé pour lui prélever les organes, pour faire des greffes. Et cela se fait, vous le savez bien. Cela se fait ! Certains reviennent avec des cicatrices, d'autres meurent. C'est pourquoi je voudrais rappeler aujourd'hui ce garçon Loan.

Il nous en coûte de reconnaître l'injustice sociale qui pousse deux enfants, vivant peut-être dans le même quartier ou le même immeuble, à prendre des chemins et des destins diamétralement opposés, parce que l'un d'eux est né dans une famille défavorisée. Une fracture humaine et sociale inacceptable : entre ceux qui peuvent rêver et ceux qui doivent succomber. Mais Jésus nous veut tous libres et heureux ; et s'il aime chaque homme et chaque femme comme son fils et sa fille, il aime les petits avec toute la tendresse de son cœur. C'est pourquoi

il nous demande de nous arrêter et d'écouter la souffrance de ceux qui restent sans voix, sans éducation. Combattre l'exploitation, en particulier celle des enfants, c'est construire un avenir meilleur pour toute la société. Certains pays ont eu la sagesse d'écrire les droits des enfants. Les enfants ont des droits. Cherchez sur internet quels sont les droits des enfants.

Alors, demandons-nous : que puis-je faire? Tout d'abord, nous devrions reconnaître que si nous voulons éradiquer le travail des enfants, nous ne pouvons pas en être complices. Et quand le sommes-nous ? Par exemple, lorsque nous achetons des produits qui proviennent du travail des enfants. Comment puis-je manger et m'habiller en sachant que derrière cette nourriture ou ces vêtements se trouvent des enfants exploités, qui travaillent au lieu d'aller à l'école ? Prendre conscience de ce que nous achetons est un premier pas pour ne pas être complices. Certains diront qu'en tant qu'individus, nous ne pouvons pas faire grand-chose. C'est vrai, mais chacun peut être une goutte qui, avec beaucoup d'autres gouttes, peut devenir une mer. Cependant, il faut rappeler leur responsabilité aux institutions, y compris aux institutions ecclésiastiques, et aux entreprises : elles peuvent faire la différence en déplaçant leurs investissements vers des entreprises qui ne recourent pas ou n'autorisent pas le travail des enfants. De nombreux Etats et organisations internationales ont déjà adopté des lois et des directives contre le travail des enfants, mais il est possible de faire davantage. J'exhorte également les journalistes — et ici il y a des journalistes — à jouer leur rôle : ils peuvent contribuer à sensibiliser au problème et aider à trouver des solutions. N'ayez pas peur, dénoncez, dénoncez ces choses.

Et je remercie tous ceux qui ne détournent pas le regard lorsqu'ils voient des enfants contraints de devenir adultes trop tôt. Souvenons-nous toujours des paroles de Jésus : « Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40). Sainte Teresa de Calcutta, joyeuse ouvrière à la vigne du Seigneur, a été la mère des enfants les plus défavorisés et les plus oubliés. Avec la tendresse et l'attention de son regard, elle peut nous accompagner pour voir les petits invisibles, les trop nombreux esclaves d'un monde que nous ne pouvons pas abandonner à ses injustices. Parce que le bonheur des plus faibles construit la paix de tous. Et avec Mère Teresa, donnons voix aux enfants:

« Je demande un endroit sûr
où je peux jouer.
Je demande un sourire
de qui sait aimer.
Je demande le droit d'être un enfant,
d'être l'espérance
d'un monde meilleur.
Je demande à pouvoir grandir
comme une personne.
Puis-je compter sur toi? » (Sainte Teresa de Calcutta).

Merci.

© Libreria Editrice Vaticana

© Photo : *shutterstock.com*

www.opusdei.org